

LE TESTAMENT  
DE LA REINE  
ÉLISABETH

DRAME HISTORIQUE A GRAND SPECTACLE  
EN CINQ ACTES ET HUIT TABLEAUX  
DE  
MM. EUGÈNE NUS ET ALPHONSE BROT

MUSIQUE DE M. FOSSEY  
DÉCORS DE MM. CHÉRET ET ROSECCHI  
COSTUMES DE M. CONSTANT ET M<sup>ME</sup> CHANTRY

Représenté, pour la première fois, à Paris, sur le Théâtre de la Gaité,  
le 14 mai 1867

DIRECTION DE M. DUMAINE



PARIS  
LIBRAIRIE DRAMATIQUE

10, RUE DE LA BOURSE, 10

1867

— Tous droits réservés —

## PERSONNAGES

---

LE CAPITAINE FAWKES ( <i>prononces Faukes</i> ), grand 1 <sup>er</sup> rôle.....	MM. LACRESSONNIÈRE.
WILLIAMS SEYMOUR, 2 <sup>e</sup> 1 <sup>er</sup> rôle.	CHARLES LENAÏTRE.
LORD GARNETT, sous le nom de Bulton, père noble.....	LATOUCHE.
LORD GLENMOHR, grand 3 <sup>e</sup> rôle ....	MANUEL.
BOBY, 1 <sup>er</sup> comique.....	ALEXANDRE.
JACQUES 1 <sup>er</sup> , second 1 <sup>er</sup> rôle.....	CHARLY.
LENNOX, caractère.....	JULIAN.
LE DOCTEUR WOLFANG, caractère.	REYKERS.
UN MINISTRE.....	BRÉMONT.
BRIGG, second comique.....	COLLEUILLE.
SPENCER, second comique.....	THIERRY.
SIR WASTON.....	CHEVALLIER.
UN OFFICIER de la Tour de Londres..	HENRY.
LA REINE ÉLISABETH, gr. 1 <sup>er</sup> rôle	M <sup>mes</sup> DUGUÉRET.
ARABELLA STUART, jeune 1 <sup>er</sup> rôle.	JULIETTE CLARENCE.
CLARY FAWKES, jeune première	VERDIER.
MISTRESS BARKER.....	ADORCY.
NELLY.....	CARLIN.
CHARLOTTE.....	DUNAS.
LUCY.....	V. MAGNY.
UNE DAME D'HONNEUR.....	EUGÉNIE.
JACKSON.....	MM. JANNIK.
LE CAPITAINE DES GARDES....	HENICLE.
LORD NORTHAM.....	PERRÈSE.
UN LAQUAIS.....	BAUDO.



OFFICIERS ANGLAIS ET ÉCOSAIS, SEIGNEURS  
ET DAMES DE LA COUR, GARDES ANGLAIS ET ÉCOSAIS,  
PAGES, PIQUEURS, SOLDATS, GENS DU PEUPLE, PAYSANS  
VALETS DE CHASSE, DOMESTIQUES DE LA COUR  
ET LAQUAIS DE GLENMOHR.

---

*L'action se passe à Londres en 1603.*

# LE TESTAMENT

DE LA

## REINE ÉLISABETH

---

### PREMIER TABLEAU

#### LA CHASSE DE LA REINE

Au deuxième plan, à droite, une auberge soigneusement décorée et servant de rendez-vous de chasse. Au premier plan, du même côté, une tonnelle avec table et bancs. Au premier plan, à gauche, un grand arbre sous lequel sont un banc et des chaises. À gauche et au fond, la forêt de Windsor.

### SCÈNE PREMIÈRE

MISTRESS BARKER, NELLY, puis JACQUES.

*Bruit de fanfares dans le lointain. Nelly arrive par le fond à gauche portant un vase sur sa tête. Mistress Barker paraît sur le seuil de la porte. Jacques arrive par le premier plan à gauche.*

MISTRESS BARKER.

Ah ! la chasse est commencée.

NELLY.

Les voilà tous lancés, gens et bêtes. Qu'est-ce qu'on disait donc que la reine est malade ?

JACQUES, *s'approchant de mistress.*

Quand la reine chasse dans la forêt de Windsor, elle a l'habitude de s'arrêter ici, m'a-t-on dit ?

MISTRESS BARKER, *le toisant.\**

Oui, monsieur ; Sa Majesté me fait cet honneur, et daigne même

\* Nelly, Jacques, mistress Barker.

accepter de ma main une tasse de lait ou un verre d'eau fraîche, selon sa fantaisie.

NELLY.

De la véritable eau de la source verte, que je viens de puiser à son intention. (*Elle entre dans la maison.*)

JACQUES.

Alors, un étranger qui a envie de voir une reine, peut satisfaire sa curiosité en s'installant dans votre auberge.

MISTRESS BARKER.

Ah! vous êtes étranger?

JACQUES. \*

Écossais et marchand de bestiaux...

MISTRESS BARKER.

Écossais et marchand de bestiaux... je ne m'étonne plus...

JACQUES.

De quoi?

MISTRESS BARKER.

De votre politesse.

## SCÈNE II

LES MÊMES, SEYMOUR, arrivant par la droite.

SEYMOUR, s'approchant galamment, son chapeau à la main.\*\*

Je vous salue, madame... la reine chasse aujourd'hui, n'est-ce pas?

MISTRESS BARKER, gracieusement.

Oui, mon gentilhomme.

SEYMOUR.

Vous êtes madame Barker, veuve d'un piqueur favori de Sa Majesté, et la reine ne manque jamais de s'arrêter un moment dans votre maison, quand elle chasse à Windsor.

MISTRESS BARKER, souriant. \*\*\*

Oui, mon jeune seigneur.

SEYMOUR.\*\*\*\*

Ma chère madame Barker, permettez-moi de devenir votre hôte

\* Mistress Barker, Jacques.

\*\* Jacques, mistress Barker, Seymour.

\*\*\* Jacques.

\*\*\*\* Jacques, mistress Barker.

pour quelques heures. J'arrive de ma province et n'ai jamais vu la reine Elisabeth.

MISTRESS BARKER, *montrant une fenêtre au premier étage.* \*

Vous la verrez de cette fenêtre tout à votre aise, et une partie de sa cour par-dessus le marché. Peut-être même son premier ministre, lord Glenmohr, l'homme le plus puissant et le plus galant de la Grande-Bretagne. (*A Nelly qui paraît.*) Nelly, conduisez ce jeune seigneur dans la chambre des voyageurs.

NELLY, *à elle-même.*

La chambre des curieux. Elle ne chôme jamais quand la reine chasse.

JACQUES. \*\*

Pardon, je suis le premier en date.

SEYMOUR, *mettant une bourse dans les mains de mistress Barker.* \*\*\*

Le premier en date est celui qui paye, n'est-ce pas, madame Barker ?

MISTRESS BARKER.

Et quand on paye comme vous, mon gentilhomme, de la bourse et de la mine, on est toujours sûr de l'emporter sur un Écossais, fût-ce le roi Jacques, en personne.

JACQUES.

Ne dites pas de mal de notre roi, ma bonne dame... Il sera le vôtre un jour.

MISTRESS BARKER.

Juste ciel ! j'espère bien que non.

JACQUES.

Pourquoi donc ?

MISTRESS BARKER.

Parce qu'il amènerait avec lui tous ses meurt-de-faim d'Écossais, pour dévorer notre Angleterre.

SEYMOUR, *riant.*

Rassurez-vous, madame Barker, si le roi Jacques se met jamais en route pour venir à Londres, il trouvera deux noms qui lui barreront le passage.

JACQUES.

Lesquels ?

\* Jacques, Seymour, mistress Barker, Nelly.

\*\* Nelly.

\*\*\* Jacques, mistress Barker, Seymour.

SEYMOUR.

Arabella Stuart et William Seymour. (*Il entre dans la maison avec Nelly. Fawkes a paru à gauche et s'avance.*)

## SCÈNE III

JACQUES, MISTRESS BARKER, FAWKES.

FAWKES. \*

Le roi Jacques... Arabella Stuart... Seymour!... Est-ce que l'on discute ici la succession de la reine? Comment! madame Barker, vous vous occupez du destin des empires, avec ces yeux, et cette taille?... (*Il lui prend la taille.*)

MISTRESS BARKER. \*\*

D'où venez-vous, mauvais sujet, depuis quinze jours qu'on ne vous a vu?

FAWKES.

De galoper à franc étrier, sur toutes sortes de chemins de traverse.

MISTRESS BARKER.

A la poursuite de quelque femme, je le parierais.

FAWKES.

Précisément, je cherchais une femme, et, pour la première fois de ma vie, je ne l'ai pas trouvée.

MISTRESS BARKER.

C'est peut-être un bonheur pour elle.

FAWKES.

Eh! vous pourriez avoir raison... mais vous étiez en coquetterie avec ce gentilhomme. Je vous dérange.

MISTRESS BARKER.

Vous ne me dérangez pas, mauvaise langue, et monsieur n'est pas un gentilhomme... c'est un Écossais qui veut voir la reine.

FAWKES.

Encore un Écossais! il y a donc un débordement d'Écossais en Angleterre. J'en ai rencontré sur toutes les routes.

JACQUES. \*\*\*

Vraiment!

\* Fawkes, mistress Barker, Jacques.

\*\* Fawkes, mistress Barker, Jacques.

\*\*\* Mistress Barker, Fawkes, Jacques.

FAWKES.

Et des gaillards bien bâtis, ma foi. Ces montagnards sont une belle race.

JACQUES.

La récolte a manqué sur nos montagnes.

MISTRESS BARKER.

Et vous venez manger la nôtre.

FAWKES.

Il fallait nous envoyer vos filles... mais ces grands diables-là, que voulez-vous qu'on en fasse?

JACQUES.

Ils trouveront de la besogne. (*Allant vers la maison*). Eh! la fille, une pinte d'ale, et qu'elle soit bonne, si c'est possible. (*Il entre dans la maison.*)

## SCÈNE IV

MISTRESS BARKER, FAWKES.

MISTRESS BARKER.

Quel butor! on voit bien que ça a vécu avec des bêtes à cornes.

FAWKES.

Vous calomniez votre sexe, madame Barker; la plupart des dames vivent avec leur mari et n'en sont pas moins aimables.

MISTRESS BARKER.

Vous êtes un insolent!

FAWKES.

Je ne dis pas cela pour vous... Vous êtes veuve!

MISTRESS BARKER.

Voyons, qu'est-ce que vous venez faire ici?

FAWKES.

D'abord vous dire bonjour, méchante; ensuite, j'ai besoin de parler à lord Glenmohr, qui a suivi la reine à Windsor...

MISTRESS BARKER.

Pour lui rendre compte de votre voyage.;

FAWKES.

Peut-être.

\* Mistress Barker, Fawkes.

MISTRESS BARKER.

Savez-vous ce qu'on dit ?

FAWKES.

Que dit-on ?

MISTRESS BARKER.

Que vous êtes l'âme damnée de lord Glenmohr...

FAWKES.

Damnée... je ne dis pas non !

MISTRESS BARKER.

Que vous le servez de toutes les façons, dans ses aventures scandaleuses comme dans ses intrigues politiques ; car c'est un affreux débauché que votre lord Glenmohr, un libertin sans foi ni loi, pour qui rien n'est sacré, ni le toit paternel, ni le foyer conjugal !... Je ne comprends pas que la reine garde un pareil ministre... et ce que je comprends encore moins, c'est que vous, un gentleman, vous vous fassiez le complaisant d'un tel homme.

FAWKES.

Où, mais ces complaisances nourrissent mes vices... et si vous saviez quel appétit ils ont, les gaillards !

MISTRESS BARKER.

Oh ! je sais bien que vous ne valez pas mieux que lui.

FAWKES.

Le soleil a des taches.

MISTRESS BARKER.

Vous plaisantez toujours... on ne peut pas tirer de vous une parole sérieuse.

FAWKES.

Du sérieux ! où diable en voyez-vous ? La vie est une bouffonnerie, ma chère ; si l'on n'en rit pas aux éclats, c'est à en pleurer des larmes de sang ; ma foi, j'aime mieux rire. *(Il remonte.)*

MISTRESS BARKER.

Vous ne parleriez pas de la sorte si mistress Clary était là.

FAWKES. \*

Clary.

MISTRESS BARKER.

J'étais bien sûre de vous faire changer de ton, avec ce nom-là.

FAWKES.

L'avez-vous vue depuis mon départ ?

\* Fawkes, mistress Barker.



MISTRESS BARKER.

Comment l'aurais-je vue, puisque vous lui défendez de venir ici ?

FAWKES.

Vous recevez trop bonne compagnie, madame Barker.

MISTRESS BARKER.

Quelques seigneurs de la maison de la reine qui viennent chasser dans la forêt, et qui soupent ici, de temps en temps.

FAWKES.

Précisément !

MISTRESS BARKER.

Savez-vous ce qui vous sauvera de la damnation éternelle, capitaine Fawkes ?..

FAWKES.

Dites toujours !

MISTRESS BARKER.

C'est d'avoir élevé saintement votre sœur.

FAWKES.

Cela vous étonne ?...

MISTRESS BARKER.

Un peu, je l'avoue... Comment vous y êtes-vous pris ?

FAWKES.

C'est bien simple ; je n'ai eu qu'à me regarder moi-même, et à prendre le contre-pied de tous mes instincts, de tous mes penchants, de toutes mes idées... A quoi servirait la connaissance du mal, si ce n'est à donner la science du bien ? Cela va vous sembler un paradoxe, madame Barker... mais je suis convaincu qu'il n'y a que Satan qui puisse faire des anges.

MISTRESS BARKER.

Sait-elle que vous êtes de retour ?

FAWKES.

Pas encore... elle ne m'attend que demain. Je la verrai, quand j'aurai rendu compte de ma mission à lord Glenmohr.

MISTRESS BARKER.

Et vous ne songez pas à la marier ?

FAWKES.

La marier ! au diable ! et que deviendrais-je ?.. C'est le seul beau côté de ma vie ; quand je mire dans cette pureté, je me trouve moins laid... J'y songe quelquefois pourtant... Si jamais

elle aime quelqu'un, il faudra bien... mais ce jour n'est pas venu ; et je ne sais pas prévoir les malheurs de si loin... Ah çà, la chasse est au diable. On n'entend même plus les piqueurs ; au lieu de courir après lord Glenmohr, je vais tranquillement l'attendre ici... ma bonne madame Barker, faites-moi servir n'importe quoi sous cette tonnelle... \* Vous m'avez dit des choses qui m'ont attristé, et rien ne me creuse l'estomac comme la mélancolie.

MISTRESS BARKER.

Ah! capitaine Fawkes, si vous aviez voulu...

FAWKES.

Quoi?

MISTRESS BARKER.

Quel homme charmant vous auriez fait! (*Elle s'éloigne.*)

FAWKES, à lui-même.

Ce qui veut dire que, malgré mes petits défauts, elle m'offrirait volontiers la survivance de ce pauvre Barker... Merci! je n'aime pas le thé qui a bouilli deux fois.

MISTRESS BARKER, à Jacques qui sort de la maison.

Eh bien, vous n'attendez pas la reine?

JACQUES. \*\*

Elle tarde trop, je vais la chercher. (*Mistress Barker entre dans la maison.*)

## SCÈNE V

FAWKES, JACQUES, puis NELLY.

FAWKES, à Jacques qui passe à côté de lui.

Quoi de nouveau à Edimbourg, mon camarade? Que fait le roi Jacques?

JACQUES. \*\*\*

Mais il gouverne le mieux qu'il peut son petit royaume... nous sommes assez contents de lui.

FAWKES.

Est-ce qu'il ne songe pas à monter à cheval?

\* Mistress Barker, Fawkes.

\*\* Jacques, mistress Barker, Fawkes.

\*\*\* Jacques, Fawkes, Nelly, mettant le couvert.

JACQUES.

Pourquoi faire?

FAWKES.

Mais... pour venir écouter de plus près si les cloches de Westminster... sonneront bientôt.

JACQUES.

Oh! notre Jacques a l'oreille fine; quand elles sonneront, il les entendra. (*Il s'éloigne par le fond à gauche.*)

NELLY, *qui a servi le déjeuner de Fawkes sous la tonnelle, et qui, en s'approchant, a entendu les derniers mots.*

C'est donc vrai, seigneur Fawkes, que la reine est bien malade?

FAWKES.

La reine... qui est-ce qui parle de la reine! La reine se porte toujours bien, entends-tu, et ceux qui s'occupent trop de sa santé vont déjeuner à la tour de Londres.

NELLY.

Le vôtre est servi, seigneur Fawkes.

FAWKES, *lui prenant le menton.\**

Nelly, tu es une bonne fille. Un jour que je n'aurai rien à faire, je m'occuperai de toi.

NELLY.

Ce sera bien de l'honneur pour moi, seigneur Fawkes.

(*Fawkes s'installe sous la tonnelle et se met en devoir de déjeuner. Bulton et Arabella arrivent par la gauche.*)

## SCÈNE VI

FAWKES, *sous la tonnelle*, NELLY, LADY ARABELLA,  
BULTON, puis SEYMOUR.

BULTON.

C'est ici!

ARABELLA.

A quelle démarche vous m'entraînez, mylord!..

\* Fawkes, Nelly.

BULTON.

Du courage, madame... tout ira bien.

FAWKES, *les apercevant.* \*

Deux naturels du Yorskire qui viennent contempler la majesté royale, une aubaine pour madame Barker... Tiens, la petite n'est pas mal...

BULTON, *à Nelly.*

Vous êtes au service de madame Barker, mon enfant ?

NELLY.

Oui, monsieur.

BULTON.

Ma fille désire voir la chasse de la reine. Avez-vous une chambre à nous donner ?

NELLY.

Nous n'en avons qu'une, et elle vient d'être louée à un jeune seigneur. (*Montrant Seymour qui parait sur le seuil.*) Tenez, celui-là...

BULTON. \*\*

N'importe, entrons toujours !

ARABELLA.

Dans une salle d'auberge ?

NELLY.

La salle est très-propre, madame, et il n'y a personne pour l'instant... Sauf ce jeune seigneur et sir Fawkes, nous n'avons eu ce matin qu'un conducteur de bestiaux.

ARABELLA, *souriant.*

C'est engageant !

SEYMOUR.

La douce physionomie !

BULTON, *à Nelly.*

Où est votre maîtresse ?

NELLY.

Elle s'atife pour faire la révérence à Sa Majesté.

MISTRESS BARKER, *dans l'intérieur.*

Nelly !

NELLY.

Tout de suite, madame. (*A elle-même.*) Elle aura cassé un lacet... elle se serre à s'étrangler.

\* Arabella, mistress Barker, Nelly, Fawkes.

\*\* Arabella, mistress Barker, Nelly, Seymour, Fawkes.

BULTON.

Dites à madame Barker que je désire lui parler.

NELLY, *rentrant.*

Je vous prévins que vous attendrez longtemps ; une fois qu'elle est devant son miroir....

## SCÈNE VII

FAWKES, *sous la tonnelle*, BULTON, ARABELLA,  
SEYMOUR.SEYMOUR, *s'approchant d'eux.*

Excusez mon indiscretion, monsieur ; si j'ai bien compris, vous désirez une chambre dans ce pavillon, et cette chambre, c'est moi qui l'occupe.

BULTON.

Auriez-vous l'intention de me l'offrir ?

SEYMOUR.

Si madame daigne l'accepter.

BULTON.

Nous acceptons, et ma fille vous remercie.

ARABELLA. \*

Mais...

SEYMOUR.

Acceptez sans scrupule, madame... je ne viens pas pour voir la cour, mais pour parler à la reine... Cette chambre m'était inutile ; je ne l'ai prise que pour contrarier un Écossais.

BULTON.

Ah !

FAWKES, *les regardant.*

Semez une jolie femme quelque part, il pousse un galant à côté d'elle.

ARABELLA.

Parler à la reine... on dit que ce n'est pas facile.

SEYMOUR.

Facile ou non, elle m'entendra.

FAWKES.

A la bonne heure ! voilà un gaillard qui ne doute de rien. —  
O jeunesse !

\* Arabella, Bulton, Seymour, Fawkes.

BULTON, regardant Arabella.

D'ailleurs, Sa Majesté est plus abordable qu'on ne le dit. On exagère tout.

ARABELLA, à Seymour.

Vous connaissez la reine, monsieur ?

SEYMOUR.

Beaucoup trop, quoique je ne l'aie jamais vue et que je sois obligé de venir me poster comme un mendiant sur son passage... Mais il n'y a rien d'étonnant à cela, j'ai le malheur d'être de sa famille.

FAWKES, levant la tête.

Plait-il ?

BULTON.

Vous ?

ARABELLA.

Mais alors, vous êtes.... ?

SEYMOUR.

Williams Seymour, petit-fils de Henriette, et par le bon plaisir de ma gracieuse parente et souveraine, prisonnier d'État... en congé... un congé, que j'ai pris moi-même.

ARABELLA.

Williams Seymour... (*Bulton lui fait un signe.*)

SEYMOUR.

Oui, madame.

FAWKES.

C'est bon à savoir.

SEYMOUR.

Je ne dirai pas : pour vous servir, car mon crédit est bien mince.

ARABELLA.

Et pourtant vous venez parler à la reine..

SEYMOUR.

Je viens lui dire que je suis las d'être confiné dans un château où l'on me garde à vue, comme un malfaiteur... que ce n'est pas ma faute, si j'ai le désagrément d'être né trop près des marches de son trône, et que je ne réclame, pour privilège, que la liberté d'aller où bon me semble, sans autre surveillant que mon honneur, sans autre garde que mon épée..

ARABELLA, le regardant.

C'est bien pensé, milord, et bien dit.

FAWKES.

Si le jeune coq chante cet air-là devant la reine, il peut s'attendre à rentrer en cage.

BULTON, montrant Fawkes.

Vous venez de prononcer, bien haut, des paroles peu prudentes, mylord..

SEYMOUR.

Que m'importe?

BULTON, à Arabella en s'éloignant de Fawkes, et montrant l'arbre planté à gauche.

Voyez donc ma fille, le beau tilleul..

FAWKES, riant. \*

Vieux renard !

SEYMOUR, riant en se rapprochant d'eux.

Ce n'est pas un tilleul, c'est un orme.

BULTON, souriant.

C'est possible... J'ai plus étudié les hommes que les plantes... mais ne trouvez-vous pas que l'on est mieux ici? \*

ARABELLA, s'asseyant sur le banc.

Beaucoup mieux.

FAWKES.

Il s'est douté que j'écoutais...

BULTON, examinant Seymour.

Vous êtes, mylord, l'un des plus proches héritiers du trône... La reine peut vous laisser sa couronne... et vous avez peut-être tort...

SEYMOUR. \*\*

Elle peut bien me la laisser si elle veut... je ne l'accepterai pas.

ARABELLA.

Pourquoi donc? c'est pourtant bien beau, une couronne... (regardant Bulton) à ce qu'on prétend.

SEYMOUR.

Cela dépend des goûts... c'est beau, mais c'est lourd... En tous cas, ce n'est pas à moi qu'elle doit revenir... Après la mort de la reine Élisabeth, le trône appartient à Arabella Stuart, fille de la sœur aînée de ma mère... et je ne reconnais à personne, pas même à Sa Majesté régnante, le droit de dépouiller ma cousine.

\* Bulton, Arabella, Scymour, Fawkes.

\*\* Bulton, Arabella, Seymour, Fawkes.

BULTON.

Vous oubliez le roi Jacques.

SEYMOUR.

Les Stuarts d'Écosse ont été exclus du trône d'Angleterre par le testament de Henri VIII, et ce n'est pas la reine Élisabeth qui relèvera de cette déchéance le fils de Marie Stuart. Je sais que Jacques est disposé à élever des prétentions, mais qu'il amène ses Écossais, on trouvera des Anglais pour leur répondre.

ARABELLA.

Lady Arabella sait-elle qu'elle a, en son cousin, un ami si dévoué ?

SEYMOUR.

Hélas ! madame.. elle l'ignore..

ARABELLA.

Elle ne vous connaît pas..

SEYMOUR.

Nous nous sommes connus tout enfants, elle fut la compagne de mes premières années... un jour, jour bien triste, l'inquiétude ombrageuse de la reine nous sépara. On vint l'arracher de mes bras, c'est à la lettre : la pauvre petite s'était jetée à mon cou... Il fallut employer la force pour l'en arracher. J'avais bien tiré mon épée pour la défendre ; mais mon épée était un jouet, et non une arme ; j'avais dix ans, elle en avait sept.. J'ai failli en mourir, et j'y étais résolu. Je m'étais barricadé dans ma chambre et je refusais toute nourriture. Ah ! ce souvenir, il est resté brûlant dans ma pensée... C'était la première atteinte du malheur ; elle fut terrible... Cette douleur de l'enfant, l'homme la ressent encore, et il me semble qu'elle date d'hier... Cher petit ange, je la vois toujours...

ARABELLA, *souriant*.

Elle a dû grandir.

SEYMOUR.

C'est ce qui me tourmente...

ARABELLA.

Comment ?

SEYMOUR.

Je cherche à me la représenter, telle qu'elle doit être aujourd'hui.

ARABELLA.

Eh bien ?



SEYMOUR.

Eh bien, il m'est impossible de dessiner dans ma pensée une figure dont je puisse dire sûrement : c'est elle !

ARABELLA.

C'est que vous ne cherchez que ses traits... Cherchez son cœur, et cherchez-le dans le vôtre ! vous l'y trouverez !

SEYMOUR.

Vous croyez... vous pensez qu'elle se souvient de moi ?

ARABELLA.

Cela me semble probable... et peut-être s'est-elle aussi demandé bien souvent (*le regardant*) comment doit être aujourd'hui mon frère Seymour ?

SEYMOUR.

Ah ! miss, je ne souhaite qu'une chose maintenant...

ARABELLA.

Laquelle ?

SEYMOUR.

C'est qu'elle vous ressemble. (*Mistress Barker paraît à la porte.*)

BULTON \*.

Ah ! madame Barker, sans doute ?... (*Il fait un pas vers elle.*)

SEYMOUR.

Elle-même !

MISTRESS BARKER, s'avancant.

Votre Seigneurie désire me parler ?

BULTON.

J'avais deux requêtes à vous adresser, madame Barker... la première est déjà exaucée, grâce à l'obligeance de ce jeune seigneur... la seconde est plus délicate, et demande quelques minutes de conversation... particulière.

MISTRESS BARKER.

Que Votre Seigneurie veuille bien entrer ! Je suis prête à l'entendre.

SEYMOUR, offrant la main à Arabella.

Voulez-vous me permettre de vous conduire ?

ARABELLA.

Volontiers, mylord. (*Ils entrent dans le pavillon. Arrivée de lord Glenmohr qui vient par la gauche, et s'arrête à la vue d'Arabella.*)

\* Arabella, Seymour, Bulton, mistress Barker, Fawkes.

## SCÈNE VIII

LORD GLENMOHR, FAWKES, ARABELLA, BULTON.

LORD GLENMOHR.

Ah ! quelle est cette jeune dame ?

ARABELLA, *se retournant.*

Venez-vous, mon père ?

BULTON.

Voilà une journée qui commence bien. (*Il entre dans le pavillon, à la suite de Seymour et d'Arabella.*)

FAWKES.

Lord Glenmohr ! mettons les bouchées doubles ! (*Il se verse deux verres de porter et les boit.*)GLENMOHR, *faisant un pas vers le pavillon.*

Elle est ravissante. Je ne l'ai jamais vue à la cour.

FAWKES.

Désolé, mylord, de ne pouvoir vous apprendre son nom...

GLENMOHR.

Ah ! te voilà de retour... Eh bien... ?

FAWKES. \*

Déroute complète ! (*Il sort de la tonnelle.*)

GLENMOHR.

Comment ?

FAWKES. \*\*

Le 25 au soir, j'arrivais, selon vos instructions, dans le Northumberland ; le 26 au matin, je me présentais devant le château de Rotsburg... mais la châtelaine n'y était plus.

GLENMOHR.

Lady Arabella...

FAWKES.

Éclipsée depuis quarante-huit heures. J'ai fouillé les bourgs et les villages, j'ai scruté jusqu'au moindre hameau, sans parvenir à retrouver sa piste. Mais Votre Seigneurie ne m'écoute pas. (*Il passe de l'autre côté et se place de manière à masquer à Glenmohr la porte du pavillon.*)

\* Fawkes, Glenmohr.

\*\* Glenmohr, Fawkes,

GLENMOHR. \*

Que fais-tu ?

FAWKES.

Cette porte vous cause trop de distractions.

GLENMOHR.

Conviens que cette jeune fille est charmante. As-tu remarqué cette distinction, cette grâce... ?

FAWKES.

Je vous admire, mylord ! les affaires s'embrouillent à plaisir, la reine Élisabeth ne va plus que d'une aile, trois prétendants guignent de l'œil sa couronne... votre pouvoir court risque de sombrer dans la bourrasque, et vous songez, au milieu de tout cela, à faire l'amour. Quelle magnifique organisation vous avez ! vous êtes un homme complet...

GLENMOHR.

Flatteur !... Ainsi lady Stuart a quitté furtivement sa résidence ? — Je mettrai ce soir mes limiers en campagne, et nous saurons demain où elle est, et ce qu'elle veut... Mais tu as raison, les choses deviennent graves.. la crise approche... cette chasse peut la hâter, car cette chasse est une folie.

FAWKES.

Quoi ! la reine... ?

GLENMOHR.

La reine est très-mal ; elle veut mentir aux autres, et se mentir à elle-même... mais il y a quelqu'un qu'elle ne trompe pas : c'est Wolfgang.

FAWKES.

Le médecin allemand qui l'a sauvée une fois...

GLENMOHR. \*\*

Il ne la sauvera plus. Fawkes, il faut que, demain, nous sachions où est Arabella Stuart... Je ne puis prendre une résolution avant de l'avoir vue...

FAWKES.

Que voulez-vous donc lui proposer ?

GLENMOHR.

Je crois que vous me questionnez, sir Fawkes.

FAWKES, *le regardant.*

Vous visez haut, mylord !

\* Glenmohr, Fawkes.

\*\* Fawkes, Glenmohr.

GLENMOHR.

Si je n'aime pas qu'on me questionne, j'aime encore moins qu'on me devine...

FAWKES.

Vous préférez qu'on vous renseigne... Eh bien, milord, si je n'ai pas trouvé ce que cherchais, j'ai rencontré ce que je ne cherchais pas... Seymour est ici.

GLENMOHR.

Seymour !... où ?

FAWKES.

Là ! chez madame Barker ; il paraît même déjà au mieux avec la jeune miss que vous admiriez tout à l'heure.

GLENMOHR.

Ah !

FAWKES.

C'est, du reste, un charmant cavalier.

GLENMOHR.

Et que vient-il faire ici ?

FAWKES.

Il veut parler à la reine.

GLENMOHR.

C'est bien !

FAWKES.

Puis-je me retirer ?

GLENMOHR.

Où vas-tu ?

FAWKES.

A mes affaires.

GLENMOHR.

Tes affaires attendront. J'ai besoin de toi.

FAWKES.

Pardon, on m'attend.

GLENMOHR.

Qui ?

FAWKES, *le regardant.*

Ma sœur !

GLENMOHR.

Tu as une sœur ?

FAWKES.

Oui !

GLENMOHR.

Tu ne m'en as jamais parlé.

FAWKES.

Je vous en parle aujourd'hui, pour que vous compreniez bien la demande que je vais vous faire.

GLENMOHR.

Voyons, dis vite.

FAWKES.

Milord, vous jouez un jeu où il y va de la tête pour vous, et de la corde pour moi, qui ai l'honneur de vous servir.

GLENMOHR.

Après ?

FAWKES.

J'en cours la chance. Pendu ou rompu vif, c'est une manière comme une autre d'en finir, si l'on a la sottise d'échouer ; mais, en cas de succès, je veux une récompense proportionnée aux risques.

GLENMOHR.

T'ai-je jamais refusé de l'or ?

FAWKES.

Ce n'est plus de l'or qu'il me faut ; c'est de l'honneur.

GLENMOHR.

Et qu'en veux-tu faire ?

FAWKES.

En doter ma sœur, pour qu'elle épouse un honnête homme.

GLENMOHR.

Tu crois qu'il y en a ?

FAWKES.

Je chercherai.

GLENMOHR.

L'idée est bouffonne... Enfin pourquoi pas ? Le baron Fawkes, une charge en Irlande, ou aux colonies...

FAWKES.

C'est cela même !

GLENMOHR.

Mais tu me présenteras ta sœur ?

FAWKES.

Non.

GLENMOHR.

Est-elle jolie ?

FAWKES.

Milord, plaisantez sur tout ce que vous voudrez, hormis sur cela.

GLENMOHR.

Tu l'aimes donc bien ?

FAWKES.

Assez pour vous tuer, mylord, fallût-il pour cela mettre le feu aux quatre coins de Londres, si, après ce que je viens de vous dire, une de ces fantaisies diaboliques qui vous prennent quelquefois vous poussait à chercher ma sœur.

GLENMOHR.

Diable !

FAWKES.

Vous me connaissez.

GLENMOHR.

Sois tranquille. J'ai autre chose à faire que de prêter l'oreille à mes fantaisies... Tu vois que je ne songe déjà plus à cette belle fille qui est là. (*Il montre le pavillon.*) Et pourtant, il y a longtemps qu'une femme, à première vue, n'a fait une telle impression sur moi !

FAWKES. \*

Je prends la liberté de vous engager, mylord, à penser surtout à celle qu'il vous importe de découvrir.

GLENMOHR.

Tu as raison. Cours à mon hôtel ; ne perds pas une minute... Réunis nos plus adroits espions. Elle ne peut être qu'à Londres. Cent livres à celui qui la trouvera.

FAWKES.

Il suffit.

GLENMOHR.

Attends mon retour ; ce soir j'aurai besoin de toi.

FAWKES.

C'est bien. (*Il s'éloigne.*)

\* Glenmohr, Fawkes.

## SCÈNE IX

FAWKES, LORD GLENMOHR, SEYMOUR, puis BULTON

GLENMOHR.

Le drôle avait au cœur un sentiment humain. (*Fawkes remonte.*)  
Je ne m'en serais jamais douté.

SEYMOUR, *sortant de la maison.*

Elle s'appelle miss Bulton.

GLENMOHR, *voyant Seymour.* \*

Ce doit être lui! (*Rappelant Fawkes qui s'éloigne lentement.*)  
Fawkes! (*Fawkes se retourne.*) Reste!

(*Fawkes s'arrête et se retire à l'écart sur un signe de lord  
Glenmohr.*)

SEYMOUR.

Comme elle m'a regardé en me disant adieu!

GLENMOHR, *allant à Seymour.*\*\*

Un mot, mon cavalier. (*Seymour s'arrête étonné.*) Vous êtes  
lord Seymour?

SEYMOUR.

Oui.

GLENMOHR.

Vous avez quitté votre château sans un ordre exprès de la  
reine?

SEYMOUR.

C'est possible.

GLENMOHR.

Voulez-vous suivre un conseil d'ami?

SEYMOUR.

Peut-être.

GLENMOHR. \*\*\*

Retournez-y sur-le-champ.

SEYMOUR.

Pourquoi?

GLENMOHR.

Parce qu'il est préférable, à votre âge, d'avoir pour prison un  
comté peuplé de gibier et de jolies filles, au lieu de...

\* Fawkes, Glenmohr, Seymour.

\*\* Fawkes, Glenmohr, Seymour.

\*\*\* Fawkes, Glenmohr, Seymour.

SEYMOUR.

Au lieu de... ?

GLENMOHR.

Au lieu d'une cellule à la tour de Londres, où j'ai l'ordre de vous faire conduire...

SEYMOUR.

Qui êtes-vous donc ?

GLENMOHR.

Lord Glenmohr.

SEYMOUR.

Ah ! la reine sait donc...

GLENMOHR. \*

La reine sait tout, mylord ; à quoi lui servirait, sans cela, d'avoir des ministres ? Vous n'avez pas dit un mot, ni fait un pas, depuis dix ans, sans qu'elle en fût instruite. Vous savez l'intérêt qu'elle porte à sa famille...

SEYMOUR.

Oui, depuis que je suis né, je m'en suis aperçu.

BULTON, paraissant sur le seuil de la porte.

Lord Glenmohr avec Seymour... (Il va au fond, et observe.)

GLENMOHR.

Je serais désolé d'exécuter des ordres aussi rigoureux... Vous ne tenez pas, je suppose, à faire une retraite de quelques mois dans une prison d'État ?

SEYMOUR, regardant le pavillon.

Non, moins que jamais.

GLENMOHR. \*\*

Alors, partez vite, et rappelez-vous, mylord, que je n'ai pas eu l'honneur de vous voir. (Il salue Seymour et se rapproche de Fawkes.)

SEYMOUR, à lui-même.

Retourner dans ma prison !... Autant vaudrait la tour de Londres. J'ai pris la clef des champs, je la garde.

BULTON, s'approchant de Seymour. \*\*\*

Mylord, voulez-vous voir lady Arabella ?

SEYMOUR.

Ma cousine... ?

\* Fawkes.

\*\* Glenmohr, Seymour.

\*\*\* Fawkes, Glenmohr, Seymour, Bulton.



BULTON.

Oui, allez à Londres, dans le vieux quartier, l'hôtel du Prince-Noir ; vous demanderez Tom Bobby ; vous lui remettrez (*Lui donnant une bague.*) ce signe de reconnaissance, et vous verrez lady Stuart.

SEYMOUR, regardant le pavillon.

Et vous, monsieur, vous reverrai-je ?

BULTON.

Oui. (*Il rentre dans le pavillon.*)

SEYMOUR, à lui-même. \*

Serait-ce possible ! Arabella à Londres ! Il se pourrait !.. la revoir !.. Ah ! courons ! courons... (*Il sort par la droite, au fond.*)

GLENMOHR, à Fawkes, à qui il a fait signe de le rejoindre.

S'il est d'accord avec lady Arabella, c'est près d'elle qu'il va se rendre. Suis-le.

FAWKES. \*\*

Idée lumineuse, mylord ! J'ai quelquefois lâché, comme cela, un jeune aiglon, pour attraper toute la couvée. (*Il s'éloigne à la suite de Seymour.*)

GLENMOHR, à lui-même.

Seymour peut être un obstacle ; attendons ! (*Jacques parait à gauche.*)

## SCÈNE X

LORD GLENMOHR, JACQUES.

JACQUES, apercevant Glenmohr.

C'est lui !

GLENMOHR.

Il me faut quelques jours encore ; le destin me les donnera-t-il ? une émotion peut tuer la reine, a dit le médecin.

JACQUES, s'approchant de lui. \*\*\*

Y a-t-il loin, mylord, d'Edimbourg à Londres ?

GLENMOHR, tressaillant.

Vous venez de la part du roi d'Écosse ?

\* Fawkes, Glenmohr, Seymour, Bulton.

\*\* Glenmohr, Fawkes.

\*\*\* Jacques, Glenmohr.

JACQUES, *lui remettant un papier.*

Et je suis chargé de vous remettre ceci.

GLENMOHR, *parcourant les papiers.*

Toutes mes demandes acceptées.

JACQUES.

Toutes. Vous serez le second du royaume.

GLENMOHR.

Le second (*A part.*) c'est toujours cela, si je ne puis être le premier...

JACQUES.

Ainsi, à dater d'aujourd'hui, le roi compte sur vous.

GLENMOHR.

Dites-lui qu'il se tienne prêt, mais qu'il attende mon signal. Rien ne presse encore ; la reine va mieux. (*Fanfares et bruit dans la coulisse, paysans qui accourent.*) Les chasseurs mettent pied à terre dans le carrefour, la reine vient de ce côté. (*A Jacques.*) Nous ne nous connaissons plus. (*Il s'avance au-devant de la reine.*)

JACQUES.

Je vais donc la voir !

## SCÈNE XI

ÉLISABETH, GLENMOHR, JACQUES, WOLFGANG, SEIGNEURS ET DAMES, MISTRESS BARKER, *peuple.*

*Élisabeth arrive marchant avec une agitation fiévreuse, et suivie de Wolfgang, seigneurs et dames, cortège de chasse, gens du peuple.*

ÉLISABETH, *à elle-même.*

Enfin... j'arrive... j'allais tomber !

GLENMOHR, *allant à elle.*

Comment va Votre Majesté?...

ÉLISABETH.

On ne peut mieux, mylord ; cette chasse m'a fait le plus grand bien.

JACQUES.

C'est cette femme qui a tué Marie Stuart. (*On apporte du pavillon un fauteuil pour la reine. Elle fait quelques pas en chancelant. Glenmohr lui donnant toujours la main.*)

GLENMOHR, *voulant la soutenir.*

Appuyez-vous sur moi, madame !

ÉLISABETH, *lâchant la main de Glenmohr et se redressant.*

N'appuyer ! je n'ai pas encore besoin qu'on me soutienne, mylord. (*Elle se roidit par un puissant effort de volonté et s'avance seule vers le fauteuil, où elle arrive presque défaillante, et sur lequel elle se laisse tomber plutôt qu'elle ne s'y asseoit.*) Docteur, mais qu'ai-je donc ?

WOLFGANG.

Vous êtes restée trop longtemps à cheval. J'avais prévu Votre Majesté.

JACQUES.

Elle est mourante... Que m'a dit Glenmohr ?

MISTRESS BARKER, *saluant la reine.*

Que Dieu bénisse Votre Majesté qui daigne une fois de plus honorer ma pauvre demeure.

ÉLISABETH.

Tu peux t'attendre à me voir souvent cet été, ma bonne Barker... car j'ai l'intention de chasser tous les quinze jours dans ma forêt de Windsor.

JACQUES.

Elle n'y reviendra plus.

MISTRESS BARKER.

C'est deux jours de bonheur que Votre Majesté me promet tous les mois.

ÉLISABETH, *s'efforçant de sourire.*

Croyez donc aux médecins ! Le docteur Wolfgang m'a menacé de toutes les foudres d'Hippocrate, si j'assistais à cette chasse ; et je n'y ai gagné qu'un appétit féroce, qui réclame le diner préparé à With-Hall. Donne-moi quelque breuvage réconfortant, Barker, pour faire prendre patience à cet hôte importun.

MISTRESS BARKER.

Votre Majesté va être obéie. (*Elle entre dans le pavillon.*)

JACQUES.

Elle veut même tromper la mort.

ÉLISABETH, *qui a rencontré le regard de Jacques.*

Ah !... ce regard... je l'ai déjà vu ; où donc ? (*Désignant Jacques.*) Quel est cet homme ? qu'il approche !

JACQUES, *faisant un pas.*

Moi, madame !

ÉLISABETH.\*

Oui !... (*Jacques s'approche lentement de la reine.*) Qui êtes-vous ?

JACQUES.

Je suis Écossais, madame.

ÉLISABETH.

Écossais ! un Écossais ne peut venir en Angleterre que comme voleur ou espion... Qu'on arrête cet homme !

JACQUES.

Pardon, madame, j'ai une patente marquée de votre scéau royal, pour amener des bestiaux en Angleterre. (*Il tire un papier que prend Glenmohr.*)

GLENMOHR, *examinant le papier.*

Ce pauvre diable a raison, madame... et vous savez que depuis la convention signée par les deux chancelleries, la frontière est devenue libre.

ÉLISABETH.

Nous examinerons ce traité, mylord. Il ne me convient pas que les sujets du roi d'Écosse circulent librement dans mon royaume. (*A Jacques.*) On dit qu'il ne m'aime guère, votre roi, et qu'il convoite ouvertement mon héritage. (*Elle se lève.*) Dites-lui que vous avez vu la reine Élisabeth chasser le cerf et le chevreuil dans sa forêt de Windsor ; et que, s'il veut venir solliciter ma succession, j'ai encore, à la tour de Londres, la hache qui a frappé Marie Stuart sa mère...

JACQUES.

Cette hache doit être en bien mauvais état, madame... elle vous a tant servi depuis ce jour-là !

ÉLISABETH.\*\*

Elle me servira encore, si je surprends dans mon royaume des affidés de Jacques Stuart, et autour de moi, des oreilles qui les écoutent. (*Elle regarde autour d'elle d'un air menaçant.*)

JACQUES, *reprenant son papier des mains de Glenmohr.*

C'est leur affaire et la vôtre, madame ; moi, pourvu que je vende mes bœufs et que j'en touche l'argent, peu m'importe s'il est frappé au coin d'un roi, ou d'une reine.

\* Jacques, Glenmohr, Élisabeth.

\*\* Jacques, Élisabeth, Glenmohr, *debout.*

ÉLISABETH, à elle-même, regardant Jacques.

Ce regard... je me rappelle... mais non... Est-ce que je vais devenir folle, maintenant?

GLENMOHR.

Madame, qu'avez-vous ?

ÉLISABETH.

Rien !... (A Jacques.) Va-t'en !... (Jacques s'éloigne à gauche ; retombant accablée sur son fauteuil, à elle-même.) Je suis donc bien malade, que j'ai des terreurs pareilles !

## SCÈNE XII

LES MÊMES, ARABELLA, apportant un plateau sur lequel est une coupe. BULTON, MISTRESS BARKER sur le seuil de la porte du pavillon. Bulton rassure mistress Barker qui tremble. Arabella s'avance lentement, elle s'agenouille devant la reine et lui présente le breuvage.

ÉLISABETH, sans regarder Arabella prenant la coupe.

Ah ! merci ! (Elle boit vivement et après avoir bu reconnaît Arabella.) Arabella Stuart !

JACQUES, se retournant.

Arabella !

GLENMOHR, à part.

Elle !

ÉLISABETH.

Encore ce nom maudit !

ARABELLA.

Madame...

ÉLISABETH\*.

Que venez-vous faire ici ? qui vous a permis de vous présenter devant moi ?

ARABELLA.

On m'a dit que vous étiez souffrante, malade ; j'ai pensé que vous aviez besoin de soins affectueux, et comme vous ne m'appeliez pas, je suis venue.

ÉLISABETH.

Pour mettre la main sur ma couronne, n'est-ce pas ? Vous m'avez crue mourante !

\* Jacques, Glenmohr, Élisabeth, Arabella.

ARABELLA.

Votre couronne, gardez-la longtemps, et laissez-la à qui bon vous semble, elle est trop large pour mon front. Ce n'est pas ce que j'ambitionne, ce n'est pas ce que je viens vous demander ; je viens prier, ce cœur qui m'a été si longtemps fermé, de s'ouvrir enfin pour moi ; je viens demander à ma noble parente, à celle qui devait remplacer ma mère, de m'appeler enfin : ma fille ! Je viens vous dire qu'il y a un bien que vous ne connaissez pas... c'est celui d'être aimée pour la tendresse qu'on donne... Et, si j'ai choisi ce moment pour venir me jeter à vos pieds, c'est que vous souffrez et que la souffrance attendrit le cœur.

ÉLISABETH.

Finissons cette comédie ; Williams Shakespeare nous en a débité de plus touchantes. Je n'ai pas de parents, je n'ai que des ennemis qui désirent ma mort et convoitent mes dépouilles. Je ne veux pas autour de moi de faux semblants d'affection, masquant des vœux coupables. J'ai en horreur les démonstrations hypocrites et les dévouements intéressés.

ARABELLA.

Je vous plains, madame.

ÉLISABETH.

Vraiment ! vous êtes bien hardie... (*Elle se lève.*) mais j'ai pitié de vous. Vous allez partir pour l'île de Wight. Je vous donne pour prison le château ducal. Bénissez ma clémence ! mais, si vous vous permettez d'en sortir sans mon ordre, rappelez-vous, Arabella Stuart, que vous avez un nom qui porte malheur.

ARABELLA.

Je m'en aperçois, madame !

BULTON.

Exilée !

JACQUES.

Exilée !... c'est une chance de plus !

ÉLISABETH.

Faites avancer ma litière.

MISTRESS BARKER, *se jetant aux genoux d'Élisabeth.*

Madame, pardonnez-moi !... On m'avait dit que vous seriez heureuse de voir cette jeune dame.

GLENMOHR, s'approchant d'Arabella, à voix basse.

Ne partez pas sans m'avoir vu !

JACQUES, qui a remarqué le mouvement de Glenmohr.

Ah ! Glenmohr... il lui a parlé.

ÉLISABETH, défaillante, mais faisant effort sur elle-même.

Lord Glenmohr.

GLENMOHR, allant précipitamment à elle.

Madame ! me voici !

(Glenmohr lui donne la main. Ils s'avancent vers la litière qu'on apporte au fond. Élisabeth de plus en plus chancelante. Glenmohr regardant Arabella. Bullton, debout sur la marche du pavillon, suit cette scène du regard.)

JACQUES.

Me tromperait-il?... Je reste !

ÉLISABETH, bas à Glenmohr.

Mais... soutenez-moi donc !

(Rideau.)

## DEUXIÈME TABLEAU

## L'HOTEL DU PRINCE-NOIR

Une chambre de l'hôtel du Prince-Noir à Londres. Ameublement du temps, très-simple. Portes à droite et à gauche donnant sur d'autres pièces. Une table au fond. A gauche, une cheminée dans laquelle brûle une énorme bûche. Près de la porte de droite, un gros bahut.

## SCÈNE PREMIÈRE

BOBY, CHARLOTTE.

(Boby est étendu dans un grand fauteuil devant la cheminée, un coussin derrière sa tête.)

BOBY, appelant.

Charlotte! Charlotte!

CHARLOTTE, entrant.

Voilà, monsieur Boby.

BOBY. \*

Arrange-moi ce coussin, ma fille... ma tête n'est pas d'aplomb, et ça dérange mes idées...

CHARLOTTE.

C'est pour cela que vous m'appellez...

BOBY.

Et pour que tu mettes une bûche au feu.

CHARLOTTE.\*\*

Ah! mais, dites donc, je ne suis pas ici pour servir les domestiques, moi; c'est bien assez des maîtres!

BOBY.

Partout ailleurs, je puis être domestique... Ici, je suis un voyageur, et j'ai droit à ton obéissance.

CHARLOTTE.

Je comprends, vous vous rattrapez.

\* Charlotte, Boby, assis.

\*\* Boby, Charlotte.



BOBY.

Mets la bûche!

CHARLOTTE.

Vous voulez donc vous griller comme un boudin, et dans cette saison encore!

BOBY.

Il n'y a pas de saison pour les glacières, et l'auberge du Prince-Noir en est une... Encore si l'on était dédommagé par la nourriture, mais le rôti avait un coup de feu et le pudding n'était pas cuit. Je ne suis pas content : que cela ne se renouvelle pas!

CHARLOTTE.

Vos maîtres ne se sont pas plaints.

BOBY. \*

Ils ne se plaignent jamais. C'est une habitude que je leur ai fait contracter. Mais, moi, c'est différent, je tiens à être bien nourri.

CHARLOTTE.

Ah! dites donc, monsieur Bobby...

BOBY, *bâillant*.

Quoi?

CHARLOTTE.

Votre frère est venu vous demander.

BOBY.

Quand?

CHARLOTTE.

Tout à l'heure, pendant que vous ronfliez dans ce fauteuil. Comme vous ne voulez pas qu'on vous réveille, je lui ai dit que vous étiez sorti.

BOBY.

Très-bien.

CHARLOTTE.

Mais je le connais, votre frère... C'est le portier des caveaux de Westminster.

BOBY. \*\*

Le portier, si donc! c'est le second gardien en chef des tombeaux des rois et des reines d'Angleterre.

\* Charlotte, Bobby.

\*\* Charlotte, Bobby, *assis*.

CHARLOTTE.

Voilà une place qui n'est pas gaie !

BOBY.

Elle est même triste; mais cela donne des idées philosophiques; ça apprend à ne pas attacher trop d'importance aux douceurs de ce bas monde. — N'oublie pas de bassiner mon lit, ce soir !

CHARLOTTE.

Si j'étais votre femme, je vous le bassinerais, allez !

BOBY.

Tu as tout ce qu'il faut pour ça.

CHARLOTTE.

Qu'en savez-vous ?

BOBY.

Je le suppose.

*(Charlotte sort.)*

## SCÈNE II

BOBY, seul.

Faire bassiner son lit, c'est quelque chose ; mais il y aurait quelque chose de mieux encore. Ce serait de coucher dedans ; et je n'en suis pas sûr du tout. Nous voilà lancés dans les aventures, et c'est lord Garnett, autrement dit sir Bulton, mon ancien maître, qui mène la barque. Dieu sait si nous serons ballottés ! Ah ! je regrette le vieux château où chaque jour ramenait le dîner à son heure, et la grande cheminée de la salle basse, où l'on dormait entre deux repas, sans penser à rien. *(Se levant.)* Ils ne reviennent pas... Qu'est-il arrivé ? La chasse doit être finie... La reine est capable de prendre la chose du mauvais côté... Ma pauvre maîtresse ! s'il lui arrive malheur, il faudra faire les cent coups pour l'en tirer... Comme ce sera amusant ! *(La porte du fond s'ouvre.)* Ah ! quelqu'un...

## SCÈNE III

BOBY, SEYMOUR.

SEYMOUR.

Vous êtes Tom Boby ?

\* Seymour, Boby.

BOBY.

On me l'a toujours dit.

SEYMOUR, *lui remettant la bague de Bulton.*

On m'a chargé de vous remettre ceci.

BOBY, *à lui-même.*

La bague de sir Bulton... une nouvelle recrue qu'il a enrôlée...  
*(Haut.)* Vous êtes bien jeune, mon gentilhomme... Vous avez tort de vous fourrer dans toutes ces manigances ; il n'y a rien de bon à y gagner. Sans compter qu'on peut y laisser sa tête, et, croyez-moi, c'est une partie du corps dont il est difficile de se passer, à tout âge.

SEYMOUR, *riant.*

Je ne sais pas ce que vous voulez dire, mon brave homme, et quant à ma tête, rassurez-vous, j'en apprécie l'utilité. Mais ce n'est pas de cela qu'il s'agit... On m'a dit que lady Arabella Stuart était ici, et que vous m'introduiriez auprès d'elle... Annoncez-moi bien vite... Dites-lui... non, ne lui dites rien... prévenez-la simplement qu'un gentilhomme désire lui parler\*. Je veux la surprendre.

BOBY. \*\*

Pardon, monsieur, vous connaissez lady Arabella...

SEYMOUR.

Parbleu ! c'est ma cousine...

BOBY.

Et la personne qui vous a remis cette bague...

SEYMOUR.

Sir Bulton...

BOBY.

Sir Bulton vous a dit que lady Arabella était ici... ?

SEYMOUR.

Sans doute.

BOBY.

Sir Bulton était donc seul ?

SEYMOUR.

Non, non, il n'était pas seul. Et j'espère bien la revoir aussi, elle...

BOBY. \*\*

Elle ! vous l'avez vue...

\* Boby, Seymour.

\*\* Seymour, Boby.

SEYMOUR.

Si je l'ai vue!... nous avons causé une heure ensemble.

BOBY.

Et vous dites que vous êtes son cousin ?

SEYMOUR.\*

Le cousin d'Arabella, maraud ; dépêche-toi, va m'annoncer !

BOBY.

A qui ?

SEYMOUR.

A ma cousine.

BOBY.

Oui, monsieur. (*A part.*) C'est un fou, ou un espion... le plus sûr est de le mettre sous clef jusqu'à l'arrivée de sir Bul-ton. (*Haut.*) Je vais vous annoncer, mon gentilhomme. (*Il sort et ferme la porte à double tour.*)

## SCÈNE IV

SEYMOUR, *seul.*

Eh bien, il m'enferme... une distraction. Ce garçon n'a pas l'air d'avoir la tête bien solide ; il me regardait d'un air ahuri. Chère cousine, je vais donc la revoir!... Elle doit connaître miss Bul-ton... Elles sont amies peut-être. Il est vrai que miss Bul-ton n'a rien dit qui pût me faire supposer... mais puisque c'est son père qui m'envoie ici... il est impossible... (*Se frappant le front.*) Ah ! quelle idée!... (*Il court à la porte et l'ébranle.*) Bobby ! Bobby !... Oui, c'est cela ; je m'explique tout : ses paroles, ses regards, son doux sourire... l'étonnement de ce brave garçon... Mais pourquoi diable m'a-t-il enfermé ? (*Secouant violemment la porte.*) Bobby !

## SCÈNE V

SEYMOUR, BOBY.

BOBY, *ouvrant la porte.*

Monsieur, je vous prévient que, si vous ne vous tenez pas tranquille, je suis fort comme un Turc.

SEYMOUR.\*\*

Un mot, un seul mot... Le vieux gentilhomme a-t-il une fille

\* Bobby, Seymour.

\*\* Bobby, Seymour.

BOBY.  
 Quel gentilhomme?

SEYMOUR.  
 Celui qui m'envoie ici : Bulton...

BOBY.  
 Je ne lui en ai jamais connu.

SEYMOUR.  
 Alors, celle que j'ai vue, c'est elle...

BOBY.  
 Qui elle ?

SEYMOUR.  
 Arabella...

BOBY.  
 Probablement.

SEYMOUR.  
 Ma cousine !

## SCÈNE VI

LES MÊMES, ARABELLA, BULTON.

ARABELLA.

Pardonnez-moi, mon cousin, de vous avoir caché mon nom à Windsor. C'est la faute du lieu et des circonstances. (*Souriant.*) Et puis ne devais-je pas vous punir d'avoir souhaité qu'Arabella ressemblât à miss Bulton ?

SEYMOUR. \*

Ah ! chère sœur, vous me tirez d'une grande perplexité... Je ne savais déjà plus laquelle des deux l'emportait dans ma pensée. (*Prenant ses mains et la regardant avec une joie attendrie.*) Vous, c'est vous... Enfin... Oh ! laissez-moi vous dire combien je suis heureux !

ARABELLA.

Moi aussi, je suis heureuse de vous revoir, Williams Seymour. Je n'ai pas perdu plus que vous les bons souvenirs de notre enfance ; et, dans la nouvelle retraite où je suis condamnée à vivre, j'emporterai du moins la joie de cette rencontre.

SEYMOUR.

Que dites-vous ? une retraite... condamnée...

\* Bobby, Arabella, Seymour, Bulton.

ARABELLA.

J'étais venue, comme vous, Williams, pour parler à la reine, et sa réponse a été l'exil.

SEYMOUR.

Quoi !

BOBY.

L'exil !

ARABELLA.

Elle a cru que je venais mendier sa couronne.

BULTON. \*

En tout cas, madame, vous n'auriez demandé que ce qui vous est dû.

ARABELLA.

Je n'en veux pas ; je n'en veux plus... j'ai vu ce qu'elle rapporte et ce qu'elle coûte. Le front pâle d'Élisabeth m'a dit ses nuits sans sommeil ; le feu sombre de ses regards m'a révélé ses luttes et ses haines, ses terreurs et ses remords.

(Elle s'assoit sur le fauteuil que Bobby avance.)

BULTON. \*\*

Le pouvoir suprême est comme le soleil, madame ; il brûle ou féconde.

ARABELLA.

Et mon règne ramènerait l'âge d'or sur la terre, n'est-ce pas, mylord ?

SEYMOUR.

Pourquoi pas, ma cousine ?

ARABELLA.

Vous aussi, Seymour !

SEYMOUR.

Je ne vois que le trône qui soit digne de vous.

BOBY, à part.

Ah ! si les amoureux s'en mêlent !

ARABELLA.

Boby, viens à mon aide. Il n'y a que toi qui aies de la raison ici.

BOBY, qui était resté au fond, s'avançant.

Moi, mylady, vous savez ce que je pense. On peut faire du bien

\* Bulton, Arabella, Seymour, Boby.

\*\* Bulton, Boby, Arabella, assiste, Seymour.

dans un village, à condition qu'il soit tout petit, et encore vous pouvez être sûre qu'en soulageant celui-ci vous ferez clabauder celui-là, qui se figurera que vous lui volez tout ce que vous donnez à l'autre; mais contenter tout un royaume, c'est aussi impossible que de satisfaire à la fois le chien, le lièvre et le chasseur.

BULTON.

Il y a longtemps que je connais ta philosophie, mon drôle.

BOBY.

Tant que j'ai été à votre service, mylord, vous ne m'avez guère laissé le loisir de la pratiquer.

BULTON.

Mais, depuis, tu t'es dédommagé.

BOBY.

Il est certain que ce n'est pas moi qui ai soufflé à mylady des idées de royauté... Je ne tiens pas à être premier ministre.

ARABELLA, *se levant.*

Mon cher Seymour, je ne vous ai pas présenté encore lord Garnett, un ami de ma mère et de la vôtre.

SEYMOUR.

Vous deviez être notre tuteur à tous deux, mylord.

BULTON.

C'est vrai.

SEYMOUR.

Mais, accusé de complot, vous avez dû fuir l'Angleterre.

BULTON.

Oui, la reine a trouvé ce moyen de se débarrasser de moi.

BOBY, *à part.*

Et elle n'a pas eu tort. (*Il va sortir.*)

ARABELLA. \*

Boby, fais mettre les chevaux à mon carrosse.

BULTON.

Quoi ! madame, vous partez !...

ARABELLA, *à Boby.*

Va ! (*Boby sort.*)

ARABELLA, *à Bul-ton.*

J'obéis à la reine, mylord...

BULTON, *à Arabella.*

Pas du moins avant de savoir ce que veut lord Glenmohr...

\* Bul-ton, Boby, Arabella, Seymour.

SEYMOUR.

Lord Glenmohr...

ARABELLA. \*

Que peut-il pour moi ? intercéder en ma faveur... attendre la reine... la décider à me recevoir dans son palais... Voulez-vous savoir toute ma pensée, mylord... Depuis que j'ai vu cette femme, je sens que son amitié m'effrayerait plus que sa haine... j'aime mieux avoir été repoussée qu'accueillie.

BULTON.

Lord Glenmohr peut vous promettre le trône, madame... il peut plus encore, il peut vous le donner...

ARABELLA, à Seymour.

Me le donner?... Parlons de nous, Williams.

BULTON.

Je vous laisse, madame...

ARABELLA.

A tout à l'heure, mylord.

*(Bulton sort.)*

BULTON, sortant.

Seymour m'aidera.

## SCÈNE VII

ARABELLA, SEYMOUR.

ARABELLA, s'asseyant à droite et montrant une chaise à Seymour.

Voyons, mettez-vous là, plus près, que je vous regarde... Eh bien ! vrai, je vous rêvais ainsi.

SEYMOUR, s'asseyant devant elle.

Vous pensiez donc à moi ?

ARABELLA. \*\*

A qui pouvais-je penser ? Depuis notre séparation, frère, personne ne m'a aimée.

SEYMOUR.

Vous saviez que je pensais aussi à vous, n'est-ce pas ? et que loin l'un de l'autre, nous étions encore ensemble.

ARABELLA.

Oui, Williams, je savais cela.

\* Bulton, Arabella; Seymour.

\*\* Arabella, Seymour, assis.



SEYMOUR.

Nous nous entendions si bien sans le savoir, que la même idée nous est venue à tous deux... qui sait? à la même heure peut-être, de quitter notre prison pour nous rejoindre...

ARABELLA.

Nous rejoindre... et nous séparer encore !

SEYMOUR.

Nous séparer !

ARABELLA.

Je vais à l'île de Wight, Williams. Cette fois, du moins, vous saurez où je suis...

SEYMOUR.

Cela ne me suffit pas... je vous ai retrouvée, je ne vous quitte plus...

ARABELLA, *souriant.*

Et la reine?

SEYMOUR.

Que me fait la reine?

ARABELLA.

Quoi! vous vous condamneriez pour moi à l'exil?

SEYMOUR. *Il se lève.*

Qu'importe le sol qu'on foule et l'air qu'on respire... L'exil, c'est où vous n'êtes pas, et je l'ai subi quinze ans... Oh! je vous en préviens, il faudra que vous me chassiez pour que je vous quitte... Qui sait ce que demain vous réserve? Proscrite, il vous faudra un défenseur... Reine, vous aurez besoin de bras dévoués et de cœurs fidèles... Je suis votre parent, votre ami, votre frère... Je n'ai que vous à aimer, et je ne veux aimer que vous... Dans le malheur ou dans la prospérité, ma place est à côté de vous... c'est mon droit et c'est mon devoir.

ARABELLA.

Mais... reine ou fugitive, si je me mariais...

SEYMOUR, *faisant un mouvement.*

Ah! je ne pensais pas à cela.

ARABELLA. *Elle se lève. \**

Tout à l'heure, en revenant de Windsor, lord Garnett, dans ses rêves ambitieux m'entretenait d'un projet d'alliance tout politique... Voulez-vous que je vous dise le nom qu'il me proposait?...

\* Arabella, Seymour.

SEYMOUR.

Un prince étranger qui joindrait une couronne à la vôtre

ARABELLA.

Peut-être...

SEYMOUR.

Ne me dites pas son nom...

ARABELLA.

Pourquoi ?

SEYMOUR.

Parce que... j'aime mieux ne pas le connaître.

ARABELLA.

L'aimerez-vous ?

SEYMOUR.

Oh ! non...

ARABELLA.

Pas même si je vous le demandais ?

SEYMOUR.

Si vous me le demandiez, c'est que vous l'aimeriez...

ARABELLA.

Sans doute...

SEYMOUR.

Et lui, vous aime-t-il ?

ARABELLA.

Je le crois...

SEYMOUR.

Pauvre et proscrite, vous aimerait-il encore ?

ARABELLA.

Oh ! j'en suis sûre.

SEYMOUR, *tristement.*

Aimez-le, ma sœur...

## SCÈNE VIII

ARABELLA, SEYMOUR, BULTON, BOBY.

BULTON, *paraissant à droite, à Bobby, qui entre par le fond.*  
Qu'est-ce donc Bobby ? Qui nous arrive ?

BOBY.

Lord Glenmohr demande si Son Altesse peut le recevoir.

ARABELLA.

Lord Glenmohr!...

BULTON, *paraissant.* \*

Allons, milady, c'est le trône ou c'est la guerre... Cette heure va décider peut-être de votre destinée.

ARABELLA.

Ma destinée!... (*Prenant la main de Seymour qu'elle appuie sur sa poitrine.*) Tiens, frère, mets la main sur mon cœur!

SEYMOUR.

Il s'agit d'une couronne et vous n'êtes pas émue...

ARABELLA.

J'ai bien plus qu'une couronne... j'ai la joie de toute ma vie.

SEYMOUR.

Expliquez-vous...

ARABELLA.

Plus tard!...

BOBY.

Puis-je faire entrer lord Glenmohr?

BULTON.

Attends. (*A Arabella.*) Voulez-vous que je le reçoive d'abord, mylady?... je verrai ce qui l'amène... Si votre présence est utile, je vous appellerai...

ARABELLA.

Oui, je l'aime mieux ainsi; recevez-le... mais, quoi qu'il propose, ne m'engagez en rien, mylord!

BULTON.

Fiez-vous à moi!...

BOBY, *à Arabella.*

Le carrosse est attelé, madame.

ARABELLA. \*\*

Qu'on attende! A tout à l'heure... Williams... à tout à l'heure... (*Elle entre dans la chambre à gauche.*)

SEYMOUR.

Ah! çà, et moi, il est inutile qu'il me voie.

BULTON.

C'est plus qu'inutile, c'est dangereux. (*Montrant la porte à droite.*) Entrez là, mylord.

\* Bulton, Bobby, Arabella, Seymour.

\*\* Arabella, Bulton, Bobby, Seymour.

SEYMOUR, *rentrant à droite.*

Ce brave Glenmohr qui me croit sur la route de Lancaster!...

BOBY. \*

Puis-je introduire Sa Seigneurie ?

BULTON.

Oui... hâte-toi !

(Boby sort.)

## SCÈNE IX

BULTON, puis LORD GLENMOHR.

BULTON.

Et maintenant à nous deux, lord Glenmohr ! L'avantage est pour moi. Je te connais et tu ne me connais pas.

GLENMOHR *entrant.*

Son carrosse attelé... Elle allait partir. (Après avoir regardé autour de lui.) Pardon, monsieur, je désirerais parler à lady Arabella.

BULTON. \*\*

Lady Arabella, pour le moment, c'est moi, mylord ; veuillez vous asseoir.

GLENMOHR. \*\*\*

Ah ! l'on me reçoit diplomatiquement, par l'intermédiaire d'un ministre !

BULTON.

N'allons-nous pas causer... diplomatiquement, mylord ?

GLENMOHR. \*\*\*\*

C'est juste. (Il s'assied ainsi que Bulton.) D'ordinaire, avant d'entamer les négociations, on commence par la vérification des pouvoirs... Vous connaissez mes titres, et j'ignore les vôtres.

BULTON.

Sir Bulton, honoré de l'amitié et de la confiance de Son Altesse Arabella Stuart.

GLENMOHR *l'examinant.*

Sir Bulton... Ce nom ne me dit rien.

\* Bobby, Bulton.

\*\* Glenmohr, Bulton.

\*\*\* Bulton, Glenmohr.

\*\*\*\* Bulton, Glenmohr.

BULTON.

Ce n'est pas le nom qui vous répondra, mylord, c'est l'homme.

GLENMOHR.

Soit... Écoutez-moi donc. Je viens offrir à lady Arabella le trône d'Angleterre.

BULTON.

Pardon, mylord, mais il me semble que vous offrez à Son Altesse une chose qui lui appartient.

GLENMOHR.

Le roi d'Écosse ne pense pas comme vous.

BULTON.

Le Parlement en décidera.

GLENMOHR.

Le Parlement ne décidera que ce que je voudrai qu'il décide.

BULTON.

A moins que la reine ne fasse un testament...

GLENMOHR.

Elle n'en fera pas.

BULTON.

Eh bien, mylord, expliquez-vous!

GLENMOHR.

En deux mots : pour que je le fasse roi d'Angleterre, Jacques Stuart m'offre la seconde place du royaume.

BULTON.

Et vous demandez à lady Arabella...

GLENMOHR.

De partager la première avec moi.

BULTON.

Mylord, je ne connaissais de vous que votre fortune. Permettez-moi de vous dire que votre audace la justifie. *(Ils se lèvent.)*

GLENMOHR.

Sir Bulton peut s'en effrayer ; mais lord Garnett la comprendra.

BULTON.

Lord Garnett ! je ne devine pas...

GLENMOHR.

Et moi, j'ai deviné, mylord ; mais permettez-moi de vous complimenter. Mes espions vous croient encore en France.

BULTON, *souriant.*

Vous daigniez vous occuper de moi ?

GLENMOHR.

Je connaissais votre attachement pour lady Arabella... attachement si profond, qu'il faillit, il y a quinze ans, vous faire enlever la reine, pour couronner votre protégée à sa place. — A vous dire vrai, depuis que la maladie de la reine est connue dans toute l'Europe, je m'étonnais de votre inaction

BULTON.\*

Les années changent les hommes, mylord, vous le reconnaitrez un jour. J'ai renoncé à toute idée ambitieuse; mais je n'ai pu refuser, dans ces graves circonstances, à celle qui dut être ma pupille, l'appui de mon expérience et de mes conseils.

GLENMOHR.

Du pur dévouement! Je n'ose me vanter, mylord, d'avoir toujours pratiqué les antiques vertus; mais croyez que je sais les admirer, quand je les rencontre. Voyez pourtant comme on vous trompe! D'après les renseignements que j'avais pris sur vous, je vous croyais homme à faire sombrer la moitié de l'Angleterre pour régner sur l'autre moitié.

BULTON.

Les erreurs de ma jeunesse ont malheureusement justifié cette réputation.

GLENMOHR.

Ainsi, vous vous contenteriez de la vice-royauté d'Irlande?

BULTON.

Je me contenterais à moins, mylord; je ne demande qu'une chose: voir ma pupille grande et heureuse.

GLENMOHR.

Grande! elle le sera, si nous régnons ensemble... Heureuse, je vais vous faire une confidence loyale et sincère. Depuis que j'ai vu lady Arabella, ce projet, enfanté par l'ambition, est devenu le vœu le plus cher, le plus ardent de mon cœur.

BULTON.

Vous l'aimez?

GLENMOHR.

Assez pour lui sacrifier mes rêves de grandeur, si elle n'était pas lady Stuart.

BULTON.

Ceci, mylord, change la face des choses. La négociation politi-

\* Bulton, Glenmohr.

que devient une affaire de cœur... Je n'ai pas qualité pour vous répondre ; c'est à mylady de vous entendre, et de se prononcer.  
(*Il s'avance vers la porte de gauche.*)

## SCÈNE X

LES MÊMES, ARABELLA.

ARABELLA *paraissant.* \*

J'ai tout entendu, (*à Glenmohr*) et voici ma réponse, mylord : Jamais une pensée d'ambition ne me guidera dans le choix d'un époux. Je n'épouserai que celui auquel j'aurai à l'avance accordé toute ma tendresse, et qui m'aura donné toute son âme, dans un amour sincère, profond, éprouvé par les années, et capable de tous les sacrifices, comme de tous les dévouements.

GLENMOHR.

Mylady, vous me voyez aujourd'hui pour la première fois ; vous ne me connaissez pas, et je n'ai pas la prétention d'inspirer de l'amour à première vue ; mais, ce que je puis vous dire, c'est que je vous aime, comme voulez être aimée.

ARABELLA.

Je ne doute pas de votre sincérité, mylord ; — mais, si impressionnable que soit votre cœur, il ne peut se tromper à son insu... et ce que vous aimez en moi...

GLENMOHR.

Achevez !...

ARABELLA.

N'est-ce pas plutôt, sans que vous vous en rendiez bien compte, cette couronne que vous m'offrez, que moi-même?...

GLENMOHR.

Madame, le temps seul pourrait vous convaincre de votre erreur ; et malheureusement le temps presse. Cette situation m'est imposée par les circonstances ; je ne l'ai pas faite, je n'en suis pas le maître. Ce moment doit décider sans retard, de votre destinée et de la mienne. Embrassez d'un regard toutes les conséquences du mot suprême qui va tomber de vos lèvres, et prononcez!...

ARABELLA.

J'ai prononcé, mylord!

\* Balton, Arabella, Glenmohr.

GLENMOHR.

Ainsi vous refusez ?

ARABELLA.

Je refuse.

BULTON, à part.

Ah!... tu voulais me reléguer en Irlande!...

GLENMOHR, à part, regardant autour de lui.

Où donc est Seymour ?

BOBY, à l'extérieur. \*

Mais, monsieur...

FAWKES, de même.

Annoncez le capitaine Fawkes !

## SCÈNE XI

LES MÊMES, FAWKES, BOBY.

FAWKES, paraissant son chapeau à la main.

Madame, veuillez excuser l'indiscrétion que je commets... Je prie lord Glenmoehr de vouloir bien me présenter à Votre Altesse.

GLENMOHR,

Que me veux-tu ?

FAWKES,

Pardon, mylord ; si mylady ne sait pas à quel titre j'ai l'honneur de vous appartenir, elle pourra me prendre pour un soldat mal appris, et je ne voudrais pas donner si mauvaise opinion de moi à une illustre princesse dont j'ai longtemps déploré le malheur.

GLENMOHR. \*\*

Excusez le capitaine Fawkes, madame... C'est un de mes bons serviteurs.

FAWKES.

Ajoutez, mylord, votre homme de confiance, et le confident de toutes vos pensées... Je suis gentilhomme, et je n'accepte ce titre de serviteur que comme l'expression du sentiment dévoué qui m'attache à Votre Seigneurie.

\* Bulton, Arabella, Glenmoehr.

\*\* Roby, Arabella, Glenmoehr, Fawkes.



GLENMOHR.

Voyons, que me veux-tu?

FAWKES.

J'apporte une nouvelle importante qui ne sera pas, je crois, sans intérêt pour son Altesse.

GLENMOHR.

Quelle nouvelle?

FAWKES.

La reine se meurt! (*Mouvement de tous les personnages.*) Elle vient d'envoyer chercher son chapelain, le ministre Jackson.

BULTON.

Le chapelain de la reine!

FAWKES.

Le docteur Wolfgang m'a prié de prévenir Votre Seigneurie, et de l'engager à se rendre, le plus vite possible, à Whitehall... Comme vous jouez toujours franc jeu, mylord, je n'hésite pas à vous communiquer cette nouvelle devant mylady.

GLENMOHR.

Tu fais bien.

FAWKES.

On fait toujours bien, mylord, en suivant les lois de la franchise et de l'honneur; c'est la maxime que vous répétez sans cesse à ceux qui ont la bonne fortune de participer à vos travaux; et elle est trop conforme à ma nature, pour qu'en toutes circonstances je ne fasse pas honneur à mon maître.

BULTON, *à part.*

Voilà un effronté coquin!

GLENMOHR.

Mylady, il en est temps encore; que décidez-vous?

ARABELLA.

Je refuse!

GLENMOHR, *remettant un papier à Fawkes.*

Capitaine Fawkes, vous allez partir pour Édimbourg, et vous remettrez ce message au roi d'Écosse.

FAWKES. \*

Avec douleur, mylord.

BULTON.

C'est la guerre civile.

\* Boby, Arabella, Bulton, Fawkes, Glenmohr.

GLENMOHR.

La guerre !... Vous avez toutes qualités d'un capitaine, mais il vous manque une armée.

FAWKES.

Je ne puis supposer l'idée, mylady, de ne pas vous avoir pour reine. Malgré la déférence que je dois à mylord, je n'entreprendrai ce voyage que si vous m'enlevez vous-même tout espoir de pouvoir me dire bientôt votre fidèle sujet.

ARABELLA.

Je n'ai rien à vous dire, monsieur.

FAWKES.

Votre Altesse m'inflige là une pénible tâche .. C'est bien lourd pour un seul homme, de porter la couronne d'Angleterre de Londres à Édimbourg; j'aurais préféré la laisser à vos pieds. — Adieu donc, madame, adieu.

GLENMOHR, à *Arabella*. \*

Madame, en repoussant mon amour, vous venez de faire Jacques Stuart roi d'Angleterre... Rappelez-vous que je vous ai offert un trône et que vous n'en avez pas voulu.

*(Il salue et sort, suivi de Fawkes.)*

## SCÈNE XII

ARABELLA, BULTON, BOBY.

ARABELLA.

Boby, tout est prêt?

BOBY.

Oui, madame.

ARABELLA. \*\*

Partons !

BULTON.

Partir, où irez-vous? Dans la retraite que vous a assignée la reine? Vous n'y serez pas seulement exilée... Vous y serez prisonnière... non plus prisonnière d'Élisabeth qui va mourir, mais de Glenmohr et de Jacques Stuart...

\* Bulton, Glenmohr, Arabella.

\*\* Bulton, Boby, Arabella.

De Glenmohr ?

ARABELLA.

Il vous aime, madame !

BULTON.

Que faire alors ?

ARABELLA.

Lutter !

BULTON.

Bon, ça commence !

BOBY.

Bobby ! mylady ne peut rester ici. Il lui faut une retraite sûre pour quelques heures.

BULTON.

BOBY.

C'est facile... j'ai mon frère. Il peut même vous cacher longtemps, madame, si vous n'avez pas peur des morts.

ARABELLA.

Mais où donc est Seymour ?

BULTON. \*

Je l'oubliais. (*Allant ouvrir la chambre de gauche.*) Venez, mylord. (*La chambre est vide.*) Personne !

BOBY.

Et la fenêtre ouverte... Il s'est envolé.

ARABELLA.

Comment ? pourquoi ?

BULTON.

Je l'ignore.

ARABELLA,

Mais, si nous partons, il ne saura pas où nous retrouver.

BULTON.

Il n'y a pas à hésiter, madame ; Glenmohr peut tout ; Glenmohr ose tout ; et il est maintenant notre ennemi juré.

ARABELLA.

Vous avez raison, partons ! (*Elle s'enveloppe dans une mantille.*)

BULTON, à Bobby.

C'est sur le pont de Londres que doit passer le chapelain Jackson pour se rendre chez la reine — Lord Northam et ses hommes sont prévenus.

\* Arabella, Bulton, Bobby.

ARABELLA.

Vous avez un projet, mylord ?

BULTON.

Un projet insensé... Mais il n'y a que ceux-là qui réussissent.  
(*A Boby*). Quand tu auras conduit mylady chez ton frère, tu viendras me rejoindre.

BOBY.

Où ça ?

BULTON.

Sur le pont de Londres.

BOBY.

Bon ! l'endroit le plus malsain de la ville. J'aurai une fluxion demain matin.

*(Rideau.)*

## TROISIÈME TABLEAU

## LE PONT DE LONDRES

Le pont de Londres au deuxième plan, vu de biais par le public. A droite, au premier plan, une rue avec maisons gothiques. A gauche, autre rue arrivant à la berge, sur laquelle est un bauc. Obscurité complète. La ville éclairée au fond.

## SCÈNE PREMIÈRE

PASSANTS, CLARY, puis FAWKES et SEYMOUR, puis BRIGG, SPENCER, et enfin JACQUES, LENNOX et DEUX ÉCOSSAIS.

*Au lever du rideau, quelques passants qui circulent, puis Clary arrivant de la droite, va s'accouder sur le parapet du pont et tombe à genoux près d'un pilier. Fawkes arrive par le pont et tourne à droite, Seymour le suit et disparaît après lui. Ni l'un ni l'autre ne font attention à Clary, qui cache sa figure dans ses mains, et dont les vêtements sombres se confondent avec l'ombre. Arrivent par la droite Brigg et Spencer se tenant par le bras.*

SPENCER à Brigg.

Ainsi, vous pensez que mistress Brigg acceptera votre invitation pour la prochaine fête de la Cité?...

BRIGG.

Je n'en fais pas le moindre doute... Elle sait pourtant que j'ai horreur des foules où on laisse toujours quelque chose entre les mains des voleurs. Mais ma femme aime à être pressée. C'est une manie qu'elle avait déjà quand elle était jeune miss.. Et puis elle en a une autre encore : elle ne croit pas aux filous ; elle prétend qu'on ne lui a jamais rien dérobé.

SPENCER.

Vous devez en savoir quelque chose...

BRIGG.

Est-ce que les femmes nous rendent compte de tout ?

SPENCER.

Mon cher Brigg, je vais vous quitter ici, et je retourne chez moi.

BRIGG.

Non, accompagnez-moi jusqu'au bout du pont, votre conversation m'intéresse.

SPENCER.

C'est que le pont de Londres a une mauvaise réputation, le soir...

BRIGG.

Je le sais bien, c'est pour ça, mais à deux, il y a moins de danger.

SPENCER.

Nous serons deux pour vous ; mais je serai seul pour revenir.

BRIGG.

Spencer, seriez-vous poltron ? (*Clary se lève et se penche sur la rivière. Mouvement de frayeur de Brigg.*) Oh !

SPENCER.

Hein ? c'est une femme.

BRIGG.

Je crois qu'elle nous a regardés. (*Avec inquiétude.*) Peut-être n'est-elle pas seule.

SPENCER.

Adieu, mon cher Brigg... On m'attend... je me sauve... (*Il s'en va à grands pas.*)

BRIGG.

Spencer, Spencer, ... il me laisse seul. (*Apercevant Lennox qui vient par le pont enveloppé d'un manteau de couleur sombre et une plume de coq à son chapeau*) Un homme en manteau... il vient par ici... il a une plume de coq. (*Regardant à droite et voyant un homme qui s'avance du côté opposé dans le même costume que Lennox.*) Un autre!... (*Regardant à gauche et apercevant Jacques qui s'avance avec un autre homme, tous deux vêtus de la même façon.*) Encore un!... trois, quatre plumes de coq en manteau, je suis cerné. (*Les quatre hommes s'avancent dans sa direction. Il leur jette sa bourse.*) Tenez, messieurs, voilà tout ce que j'ai sur moi... (*Il se sauve à toutes jambes.*)

## SCÈNE II

JACQUES, LENNOX, DEUX ÉCOSSAIS, CLARY, près le parapet et toujours immobile.

LENNOX, repoussant du pied la bourse.

Je crois que cet imbécile nous a pris pour des voleurs.

JACQUES.

Exacts au rendez-vous... c'est bien, messieurs, vos hommes sont arrivés?

LENNOX.

Par détachements, par groupes, par toutes les portes de la ville.

JACQUES.

Vous serez prêts au premier signal?

LENNOX.

Toutes nos mesures sont prises...

JACQUES.

Messieurs, demain, nous serons tous morts, ou Jacques d'Écosse sera roi d'Angleterre. La Reine ne passera pas la nuit.

LENNOX.

Qui l'affirme?

JACQUES.

Le docteur Wolfgang ; j'ai acheté le médecin du corps, il me reste à gagner le médecin de l'âme... Retournez chacun à votre poste, et, quand vous entendrez sonner la cloche de Westminster, en marche sur la maison de ville! (*Les trois hommes se séparent et s'éloignent.*) Et maintenant chez Jackson! (*Il s'éloigne par le pont.*)

## SCÈNE III

CLARY, puis FAWKES, SEYMOUR.

CLARY, seule.

Cette eau sombre m'attire... Ces flots bouillonnants m'appellent... Viens, disent-ils! Nous sommes l'oubli, nous sommes le repos, nous sommes l'honneur! Pourquoi hésiter encore? Ne suis-je pas venue ici pour mourir?..

FAWKES, arrivant par la droite.

Elle est sortie... il faut que je reparte sans la voir. Maudit message! (*Seymour le suit de loin.*)

CLARY, après s'être penchée sur le parapet, se redressant égarée.

Non, non, je n'ose pas... Je ne peux pas... J'ai peur... (*Elle s'éloigne du parapet avec terreur, et tombe à genoux sur le devant du pont.*)

FAWKES.

Cette voix! (*Il court à elle, écarte les mains de la jeune fille qui couvraient son visage.*)

CLARY.

Ah! toi! C'est toi, mon frère! Sauve-moi!... Sauve-moi!...

FAWKES.

Clary, réponds? Que faisais-tu là?

CLARY.

Je ne sais plus...

FAWKES la conduisant vers le banc, et la faisant asseoir à côté de lui.

Mais qu'est-il arrivé? Elle me fait peur. Clary, parle-moi, réponds-moi!

{CLARY, sanglotant.

Ah! frère, pourquoi m'as-tu quittée?

FAWKES.

Quoi! que veux-tu dire? explique-toi? Quelqu'un t'a-t-il insultée? Mordieu!... Je le tuerai, celui-là!

CLARY.

Je suis perdue, frère!

FAWKES.

Hein! quoi, perdue... Pourquoi...comment?

CLARY.

Je suis déshonorée!

FAWKES, bondissant.

Toi!

CLARY, tombant à genoux.

Tue-moi... je n'ose pas me tuer moi-même.

FAWKES, s'essuyant le front.

Voyons, voyons, tu me dis des choses... Déshonorée!.. Sais-tu seulement ce que cela veut dire? (*Clary cache sa figure dans ses mains.*) Tu n'aimais personne... Je l'aurais su...



CLARY.

Je n'aime que toi...

FAWKES.

Eh bien, alors !.. Allons, je suis fou de t'écouter... C'est quelque prédicateur fanatique qui lui aura troublé la cervelle...

CLARY.

Non, depuis huit jours, je n'ose plus entrer dans une église... et pourtant je suis innocente.

FAWKES.

Qui donc est coupable?...

CLARY.

Oh ! c'est infâme... je sortais de l'église, des hommes m'ont saisie... une voiture était là... on m'a jetée dedans.

FAWKES.

Ah !...

CLARY.

Frère, frère!...

FAWKES, *se soutenant contre un arbre.*

Attends... maintenant parle.

CLARY.

Les chevaux s'élançèrent, les maisons tournoyèrent devant moi dans une course effrénée... puis, je ne vis plus rien... je n'entendis plus rien... j'étais évanouie...

FAWKES.

Après !

CLARY.

Quand je revins à moi, tout était calme. Je crus avoir fait un rêve, et que mon rêve continuait... J'étais dans un lieu indéfinissable, un demi-jour l'éclairait à peine ; c'était comme une grotte toute tapissée de fleurs... mais cette grotte était sans issue...

FAWKES, *avec une émotion croissante.*

Continue.

CLARY.

Ces fleurs exhalaient un parfum étrange... c'était à la fois frais et brûlant, âpre et doux...

FAWKES.

Ensuite...

CLARY.

Une sensation, dont je ne puis me rendre compte, s'emparait de tout mon être... mon cœur battait plus fort, mon sang cou-

lait plus vite... Des pensées confuses se heurtaient dans ma tête et égaraient ma raison... je ne sais pas ce que j'éprouvais, mais je me sentais rougir.

FAWKES.

Et alors, n'est-ce pas, un homme parut?...

CLARY.

Oui.

FAWKES.

Et, au lieu de fuir, cet homme... toi, si chaste, toi si pure...

CLARY.

Tais-toi! tais-toi!..

FAWKES.

Ne rougis pas, ne baisse pas la tête, ne pleure pas de honte... tu n'es pas coupable... tu ne pouvais échapper... le piège était trop bien tendu... elle... elle... ma sœur! O justice du ciel!...

CLARY.

Tu m'effrayes... que sais-tu donc, et que viens-tu de dire? Justice du ciel! que signifient ces paroles?

FAWKES.

Rien... rien...

CLARY.

Je ne suis pas coupable, as-tu dit... oui, ma conscience me le répète sans cesse, et pourtant, j'ai horreur de moi-même : de quel artifice infernal ai-je été victime? Tu le sais, puisque tu as devancé cette confession terrible; puisque tu m'as évité la honte de te dire... mais comment donc le sais-tu?

FAWKES.

Ne cherche pas... ne me demande rien... ne tâche pas de comprendre... (*A lui-même avec exaltation.*) Dieu vengeur, vous existez donc!.. Ce parfum infernal qui enivre la victime, qui la jette dans les bras du ravisseur... (*Avec un air convulsif.*) Ah! ah! ah! c'est moi qui l'ai découvert...

CLARY.

Tu m'épouvantes!

FAWKES, à lui-même.

Mais, qui... qui? car ce secret, je l'ai donné à tous... (*A Anna.*) Cette maison, tu ne pourrais la retrouver?

CLARY.

Non! j'étais évanouie quand j'y suis entrée... j'étais folle quand j'en suis sortie...

FAWKES.

Mais lui, du moins, lui, tu le reconnaitrais?

CLARY.

Oh! oui. Je le vois encore, je le vois toujours.

FAWKES.

C'est bien, nous le retrouverons.—Clary, tu vas me jurer de vivre et de m'attendre.

CLARY.

Quoi?.. tu pars encore?

FAWKES.

Il le faut.

CLARY.

Où vas-tu?

FAWKES.

Chercher la réparation de ton honneur, qu'un seul homme peut m'accorder.

CLARY.

Qui donc?

FAWKES.

Celui qui s'appelle aujourd'hui le roi d'Écosse, et qui demain s'appellera le roi d'Angleterre.

CLARY.

Et s'il te refuse?

FAWKES.

S'il me refuse, je n'aurai besoin de personne pour te venger.

CLARY.

Je n'espère rien... je ne crois à rien; mais puisque je t'ai revu, c'est que Dieu m'ordonne de vivre. Adieu, frère, je t'attendrai.

FAWKES, *la pressant sur son cœur.*

Adieu! adieu! toi, dont je devais être le gardien, et que j'ai si mal protégée; adieu, mon orgueil... adieu, ma joie... adieu, mon châtement. Va et ne désespère pas; compte sur moi... je reviendrai bientôt, et ne te quitterai plus.

CLARY.

Puisque tu le veux, je tâcherai d'espérer.

FAWKES.

Adieu! Adieu! *(Il l'embrasse encore, l'accompagne à droite; Seymour qui avait reparu à la suite de Fawkes et s'était dissimulé derrière un mur pendant cette scène, reparait, et se place à l'entrée du pont.)*

## SCÈNE IV

FAWKES, SEYMOUR, puis BOBY.

FAWKES, regardant Clary qui s'éloigne.

Et les anges ont permis cela ! *(Avec résolution.)* Allons ! Si ce roi à qui je porte une seconde couronne, me refuse ce que je vais lui demander, je ne sais pas ce que je ferai, mais ma vengeance étonnera le monde. *(Il se met en marche et s'avance sur le pont. Seymour lui barre la route.)*

SEYMOUR.

Halte-là !

FAWKES.

Plait-il ?

SEYMOUR.

Vous portez un message au roi d'Écosse.

FAWKES, tirant son épée et regardant autour de lui.

Ah ! diable ! combien sont-ils ?

SEYMOUR, tirant aussi son épée.

Il me faut cette lettre.

FAWKES.

Mon gentilhomme, croyez-moi ; le pont est large... prenez à gauche ou à droite et continuez votre chemin.

SEYMOUR.

De l'or ou du fer... choisissez !

FAWKES.

Prenez-garde ! vous tombez sur un mauvais moment... je me sens disposé à tuer quelqu'un...

SEYMOUR.

Tu ne veux pas me la vendre ?

FAWKES.

Vous me donneriez la moitié de l'Angleterre que ce ne serait pas assez.

SEYMOUR, l'attaquant.

Alors, défends-toi...

FAWKES.

Et vous de même, mon gentilhomme ! *(Les épées s'engagent, la lune perçant les nuages, éclaire un moment la scène.)* Tiens, c'est lord Seymour !

BOBY, *qui s'avance et a entendu Fawkes.*

Lord Seymour! (Il s'approche sans être aperçu des deux adversaires.)

SEYMOUR.

Puisque tu me connais, tu dois savoir de quel prix est pour moi ce message.

BOBY.

Ah!

FAWKES.

Désolé, mylord, mais il est pour moi d'un prix encore plus précieux que pour vous.

SEYMOUR, *lui portant une botte furieuse.*

Tu ne veux pas me le donner, je vais le prendre.

FAWKES, *parant la botte et attaquant à son tour.*

Mylord, ça me contrarie, mais vous l'avez voulu, tant pis pour vous...

## SCÈNE V

LES MÊMES, BULTON, NORTHAM, QUELQUES HOMMES.

BOBY, *qui s'est glissé sans bruit derrière Fawkes, le saisissant à bras le corps.*

Un moment, je suis là...

SEYMOUR.

Boby!

FAWKES, *se débattant.*

Ah!.. une trahison!..

BOBY.

Parbleu!.. on se gêne entre nous.

SEYMOUR.

Boby... lâche-le... je te l'ordonne...

BOBY.

Pas si bête... (A Bulton et aux autres.) Eh! messieurs, par ici!.. (Ils s'approchent.)

BULTON.

Qu'est-ce donc?

BOBY.

Un homme de bonne volonté pour fouiller ce gentleman... il a la couronne d'Angleterre dans sa poche.

BULTON, reconnaissant *Fawkes*.

L'envoyé de Glenmohr !..

## SCÈNE VI

LES MÊMES, JACQUES.

JACQUES, qui revient par le pont dressant l'oreille à ces mots.  
Hein !.. (Il se rapproche.)

BOBY, à un homme qui fouille *Fawkes*.

Un pli cacheté... Vous tenez la chose, jeune homme. (A *Bulton*.) Voyez, mylord, si c'est bien cela.

BULTON, prenant le pli, déchirant l'enveloppe et lisant à la lueur d'une lanterne, portée par un des hommes qui l'accompagnent.

« Venez, sire, vous êtes roi ! »

BOBY.

C'est court, mais c'est net.

BULTON, déchirant la lettre.

Nous voilà tirés d'une grave inquiétude, messieurs, ce message n'arrivera pas à son adresse.

JACQUES, à part.

Au contraire... il est arrivé.

BOBY.

Et maintenant, mes garçons, procurez-moi des cordes pour ficeler ce gentleman, car je ne me fie pas à sa direction.

FAWKES, s'arrachant de leurs mains, et s'élançant sur le parapet.

Désolé ; mais on m'attend à Édimbourg, mes maîtres ; vous pouvez garder ce message, vous m'avez dit ce qu'il y a dedans. (Il se précipite dans la Tamise.)

SEYMOUR, regardant la Tamise.

Le malheureux va se noyer.

BOBY.

Espérons-le.

JACQUES.

Pauvre diable !.. (Il s'éloigne à droite.)

NORTHAM.

Attention, les voici! *(On voit paraître au bout du pont une litière dans laquelle est Jackson, escorté de laquais portant la litière et d'autres portant des torches.)*

BULTON.

Laissons-les arriver jusqu'ici, et cernez le pont, pour que personne ne s'échappe.

SEYMOUR à Bulton.

Qui vient là? et que voulez-vous faire?

BULTON.

Vous allez le savoir!.. *(Bulton, Seymour, Boby, Northam et ses hommes se cachent de différents côtés, le cortège de Jackson arrive sur le devant du pont. Bulton lui barre le passage.)*

UN LAQUAIS, à Bulton et aux hommes qui barrent la route.

Place au révérend Jackson!

BULTON.

On ne passe pas. *(Les laquais effrayés essayent de fuir et sont arrêtés par les hommes de Bulton.)*

Messieurs, pas de violence inutile!

JACKSON, qu'un homme fait sortir de la litière.

Qu'y a-t-il?

BULTON.

Ne craignez rien, mon révérend, il ne vous sera fait aucun mal.

BOBY, contenant deux laquais qu'il a renversés.

Quel chien de métier!..

*(Rideau.)*

## QUATRIÈME TABLEAU

## LA MORT DE LA REINE ÉLISABETH

Le théâtre représente le tableau de la mort d'Élisabeth, par Delaroche. La Reine est étendue sur de riches tapisseries amoncelées sur le parquet et lui faisant une sorte de lit. Elle est farcée, mais son visage porte l'empreinte de la mort. À droite, une table sur laquelle est un timbre et tout ce qu'il faut pour écrire. À gauche, un guéridon, sur lequel sont aussi des plumes et de l'encre. Un grand fauteuil, à droite du lit de repos. Ameublement d'une grande richesse. Se reporter, pour la décoration, au tableau indiqué. Un lustre éclaire la scène.

## SCÈNE PREMIÈRE

ÉLISABETH, WOLFANG, SEIGNEURS ET DAMES.

*A lever du rideau, Élisabeth dort étendue sur le lit de tapisseries. Des seigneurs et des dames sont groupés autour d'elle comme dans le tableau de Delaroche. Sur un signe du médecin, tous se retirent.*

ÉLISABETH, endormie.

Laissez-moi... Éloignez-vous... Chassez ces fantômes...

WOLFANG, allant consulter un livre ouvert sur la table,  
à droite.

Tout est annoncé, tout est prévu... Jusqu'à ce sommeil agité qui doit précéder la dernière crise... Les Arabes étaient de grands médecins.

## SCÈNE II

ÉLISABETH, WOLFANG, GLENMOHR.

GLENMOHR, soulevant la tapisserie.

Eh bien ! (Wolfgang lui fait signe de ne pas faire de bruit. S'approchant). Elle dort toujours.

Écoutez !..

WOLFANG,



ÉLISABETH.

Ah ! ces têtes coupées qui me regardent !

GLENMOHR.

Ah ! les vieux souvenirs.

WOLFANG.

Le sommeil est un grand révélateur... Il nous apprend les secrets de l'âme, et c'est l'âme qui tue le corps ; quelles cures nous ferions, si nous pouvions guérir les consciences !

ÉLISABETH.

Comte d'Essex, tu me trahissais... Marie Stuart... on t'aimait trop.

WOLFANG.

Mylord, ne mettez jamais la hache du bourreau entre les mains d'une femme.

GLENMOHR.

Docteur, vous persistez dans vos prévisions ?..

WOLFANG.

Je puis me tromper, quand j'espère la vie ; je ne me trompe jamais, quand j'annonce la mort...

GLENMOHR.

C'est bien. *(Il va au fond, écarte la tapisserie, et l'on voit une galerie où sont des seigneurs de la cour, et des gardes).* Messieurs, une crise heureuse vient de se manifester. Mais la reine a besoin de repos. Que tout le monde se retire!.. *(Les seigneurs sortent).* Le capitaine des gardes... *(Le capitaine des gardes approche.)* Un mot. *(Il lui parle bas pendant la sortie des seigneurs).* Vous m'avez compris ?

LE CAPITAINE.

Oui, mylord. *(Glenmohr referme la tapisserie et revient près de Wolfgang.)*

WOLFANG.

Une crise heureuse, avez-vous dit ?

GLENMOHR.

Docteur Wolfgang, nous nous sommes entendus ; je puis compter sur vous ?

WOLFANG.

Oui.

GLENMOHR.

Éveillez la reine.

WOLFANG.

C'est abrégé sa vie.

GLENMOHR.

Éveillez-la !...

WOLFANG.

Elle s'éveille !

ÉLISABETH, *s'éveillant.*

Grâce ! grâce ! (*Les regardant tour à tour.*) J'ai dormi... J'ai rêvé... Vous étiez là... qu'ai-je dit ?

GLENMOHR.

Rien, madame.

ÉLISABETH.

Rien...

WOLFANG.

Votre Majesté a dormi deux heures d'un sommeil agité et fiévreux, mais elle n'a prononcé aucune parole.

ÉLISABETH.

Ah ! je croyais... C'est étrange, docteur, je me sens mieux, beaucoup mieux !

WOLFANG.

Je le sais...

ÉLISABETH, *se soulevant.*

La vie me revient... Je respire librement, mon cerveau se dégage. Je ne mourrai donc pas, docteur.

WOLFANG.

Nous devons tous mourir, madame...

ÉLISABETH.

Oui, plus tard... mais j'ai besoin de vivre encore... et je vivrai, Wolfgang, je veux vivre. (*A Glenmohr.*) Mylord, nous aurons demain réception royale et grande fête au palais... L'Europe saura que la reine d'Angleterre est encore assez vaillante pour prendre part aux plaisirs de sa noblesse.

WOLFANG, *qui a vu la reine chanceler, et lui a avancé un fauteuil, — bas à Glenmohr.*

Hâtez-vous !

GLENMOHR.

Je n'espérais pas trouver Votre Majesté dans cette disposition d'esprit, et je désirais pourtant l'entretenir d'une chose importante. Vous plaît-il de m'entendre, madame ?..

ÉLISABETH.

Certainement, mylord, s'il s'agit du bien du royaume... Je suis reine avant tout... à moins que le docteur ne s'y oppose.

WOLFANG.

Non, madame... (*Il se retire.*)

ÉLISABETH.

Ne vous éloignez pas.

WOLFANG.

Je suis là... (*Il sort à droite.*)

## SCÈNE III

ÉLISABETH, GLENMOHR.

ÉLISABETH.

Parlez, mylord. De quoi s'agit-il ?

GLENMOHR.

Du bien du royaume, madame, vous l'avez dit... Et du plus grand qu'il attende de vous.

ÉLISABETH.

Lequel ?

GLENMOHR.

La sécurité de l'avenir.

ÉLISABETH.

Comment l'entendez-vous ?

GLENMOHR.

Je viens prier Votre Majesté de se choisir un successeur, pour le jour où il plaira à Dieu de la rappeler à lui.

ÉLISABETH, *le regardant fixement.*

Pourquoi me parlez-vous de cela aujourd'hui ?

GLENMOHR.

Madame, vous avez eu, il y a quelques heures, une crise terrible... Vous pouviez n'y pas survivre... Si vous étiez morte aujourd'hui, demain c'était la guerre civile... J'ai songé à cela, et j'ai frémi !..

ÉLISABETH.

Eh ! bien, mylord, la crise est passée, et ma succession ne s'ouvrira pas de sitôt, rien ne presse.

GLENMOHR.

Madame, bien des esprits, en Angleterre, on dû partager mes inquiétudes. Votre Majesté les délivrerait d'une grande crainte s'ils apprenaient, demain, qu'en revenant à la vie, vous avez pris soin d'assurer la paix du royaume et la stabilité du glorieux édifice que votre génie a construit, au prix de tant d'efforts.

ÉLISABETH.

Une reine comme moi n'a pas de successeur, mylord ; quel autre bras que le mien pourra porter le sceptre que j'ai fait si grand ? Seymour, un jeune fou ; Arabella, une âme sans énergie.

GLENMOHR.

Votre Majesté oublie Jacques Stuart.

ÉLISABETH.

Le fils de l'Écossaise !

GLENMOHR.

En épousant l'Angleterre, il apporterait pour dot un royaume.

ÉLISABETH.

Le fils de Marie Stuart, jamais !... Vous avez raison, mylord ; il faut assurer l'avenir, prévenir les complots, déjouer les intrigues... Faites chercher lady Arabella !

GLENMOHR.

Le choix de Votre Majesté tomberait-il sur elle ?...

ÉLISABETH.

Oui, et pour calmer les inquiétudes de mes fidèles sujets, je suis prête à signer un testament en sa faveur... Vous l'avez préparé, n'est-ce pas ?.. Il n'y manque qu'un nom et une signature. Donnez que j'écrive ce nom et que je signe.

GLENMOHR.

Non, madame.

ÉLISABETH.

Vous refusez de m'obéir ?

GLENMOHR.

Le choix de Votre Majesté serait funeste à l'Angleterre.

ÉLISABETH.

Mylord, c'est un crime de lèse-majesté, prenez garde !... (*moment de silence.*) Vous refusez...

GLENMOHR.

Je refuse...

(*Élisabeth traverse péniblement le théâtre, en regardant Glenmohr. Elle va à la table de droite et frappe sur un timbre.*)

## SCÈNE IV

ÉLISABETH, GLENMOHR, WOLFANG.

WOLFANG, paraissant.

Votre Majesté a besoin de moi...

ÉLISABETH.

Ce n'est pas vous que j'appelle, docteur... Mais veuillez mander mon capitaine des gardes.

WOLFANG.

Il vient de sortir du palais.

ÉLISABETH

Sans mon ordre ! — Son lieutenant alors.

WOLFANG.

Il n'y est pas, madame.

ÉLISABETH.

Ah !... (*Elle va, chancelante, soulever la tapisserie du fond. On voit les gardes couchés par terre, enveloppés dans leurs manteaux.*) Soldats, debout ! On insulte la reine ! (*Nul ne bouge.*) Trahison !... Mes gentilshommes, mes serviteurs.

GLENMOHR.

Nul ne viendra.

ÉLISABETH, à Wolfgang, en lui montrant Garnett.

Seigneur médecin, arrêtez cet homme... (*Wolfgang reste impassible.*) Quoi ! vous aussi ! (*tombant épuisée sur un siège près de la table.*) Ah ! demain, nous verrons !

GLENMOHR. \*

Docteur, combien de temps la reine a-t-elle encore à vivre ?

WOLFANG.

Une heure.

ÉLISABETH, dressant la tête.

Une heure ?

GLENMOHR.

Le temps presse, madame.

ÉLISABETH.

Une heure... Oui, oui, je sens déjà cette vie factice qui m'abandonne. La mort... (*se levant avec effort.*) C'est la mort... Je vais mourir... et je n'ai à côté de moi, ni époux, ni enfants, ni parents

\* Glenmohr, Wolfgang, Élisabeth, assise.

pour me défendre. Je vais mourir, abandonnée de tous, à la merci de mes ennemis... Ah! J'ai voulu vivre seule, j'ai haï tout le monde, je n'ai aimé que moi... Je suis punie, je suis punie.

(Elle tombe à genoux devant la table. Wolfgang court à elle.)

UN HUISSIER, paraissant au fond.

Le chapelain de Sa Majesté.

ÉLISABETH, se relevant à l'aide de Wolfgang.

Ah! qu'il vienne...

GLENMOHR.

Pas encore!

(L'huisier, au signe de Glenmohr, sort ainsi que Wolfgang.)

ÉLISABETH

Que voulez-vous donc?

(Elle se laisse retomber sur le fauteuil près de la table.)

## SCÈNE V

ÉLISABETH, GLENMOHR.

GLENMOHR, fléchissant un genou.

Madame, pardonnez-moi!... J'ai fait violence à la reine, mais c'est pour sauver le royaume. Votre Majesté peut se refuser à désigner Jacques d'Écosse pour son successeur, Jacques d'Écosse n'en sera pas moins roi, l'Angleterre est pour lui; les mécontents se rallieront autour du nom d'Arabella Stuart. Il y aura lutte; mais l'issue de cette lutte n'est pas douteuse. C'est pour préserver le pays des horreurs de la guerre civile, que je vous conjure à genoux, de céder au vœu de votre peuple et de sanctionner son choix.

ÉLISABETH, après un silence.

Mylord, le vœu de mon peuple n'est-il pas surtout le vôtre?... Peu m'importe, après tout! À l'heure où je suis, les choses de la terre m'apparaissent bien petites... Je déclare devant Dieu que je cède à la contrainte, et je vous laisse toute entière la responsabilité de l'avenir. Donnez-moi ce testament, je suis prête à le signer.

GLENMOHR, lui remettant le testament.

Le voici, madame.

ÉLISABETH, elle signe sans lire.

Est-ce tout?

GLENMOHR, *prenant le testament.*

Oui !

*(Elisabeth se lève et regagne son lit de repos. Glenmohr s'avance pour la soutenir. Elle le repousse du regard.)*

ÉLISABETH.

Il m'est permis maintenant de recevoir mon chapelain ?

GLENMOHR, *à l'huissier qui paraît au fond.*

Faites entrer le révérend Jackson.

ÉLISABETH, *à Glenmohr.*

Sortez !...

*(Glenmohr sort par la droite. Bulton paraît au fond sous le costume de ministre presbytérien. Il est enveloppé dans un manteau ; son chapeau, rabattu sur ses yeux, cache en partie son visage. — Elisabeth est retombée sur le lit.)*

## SCÈNE VI

ÉLISABETH, BULTON.

ÉLISABETH, *à elle-même.*

Tout n'est pas fini, mylord. *(regardant Bulton qui s'est arrêté au fond.)* Si celui-là est fidèle. *(Haut.)* Jackson, approchez.

BULTON.

Je ne suis pas Jackson, madame

ÉLISABETH.

Qui donc êtes-vous ?

BULTON, *découvrant son visage et s'approchant.*

Un proscrit qui livre sa tête pour plaider la cause de la justice aux pieds de Votre Majesté.

ÉLISABETH.

Lord Garnett !

BULTON, *fléchissant un genou devant la reine.*

Ma vie est entre vos mains, madame ; mais, avant de me punir de mon audace, écoutez moi !..

ÉLISABETH.

Parle !.. Viens-tu au nom d'Arabella, es-tu toujours son ami, son partisan, toi qui voulus me détrôner pour la mettre à ma place ?

BULTON.

Je viens à son insu, mais je viens pour elle !...

ÉLISABETH.

Tu ne me trompes pas ?.. Ce n'est pas un piège ?.. Tu n'es pas d'accord avec l'homme qui sort d'ici ?

BULTON.

Glenmohr ?..

ÉLISABETH.

Oui !..

BULTON.

J'ai vu lord Glenmohr aujourd'hui, madame... Il est venu proposer à lady Arabella le trône d'Angleterre, à condition qu'il s'y placerait à côté d'elle !

ÉLISABETH.

Lui !..

BULTON.

Lady Arabella a refusé avec mépris..

ÉLISABETH.

Ah ! pourvu qu'il me reste assez de temps encore, et que vous puissiez sortir d'ici !

BULTON.

Que dit Votre Majesté ?

ÉLISABETH. \*

Hâtons-nous, le temps presse... Approchez cette table... (*Bulton approche le guéridon placé à gauche, elle cherche convulsivement le papier, la plume qui sont dessus.*) Soutenez-moi, mylord, la force m'abandonne... Quelques minutes encore, mon Dieu !... *Bulton la soutient pendant qu'elle écrit en prononçant à haute voix chaque mot qu'elle trace.*) « Moi, Élisabeth, reine d'Angleterre et d'Irlande, je révoque le testament que lord Glenmohr m'a fait signer en faveur de Jacques Stuart.

BULTON.

Quoi !... Il a osé ?..

ÉLISABETH, *continuant.*

« Je le déclare nul, comme m'ayant été arraché par la violence, et je désigne pour me succéder ma bien-aimée cousine lady Arabella Stuart, avec injonction formelle de déférer devant la Chambre haute lord Glenmohr, sous l'accusation du crime de lèse-majesté. (*Elle s'arrête épuisée.*)

\* Bulton, Élisabeth.



BULTON.

Courage, inadame...

ÉLISABETH.

« Fait à mon palais de Whitehall, ce... (Elle cherche.)

BULTON.

Le 3 avril 1603...

*(La plume tombe des mains de la reine, qui semble expirante.)*BULTON, *la lui remet dans la main.*

Signez, madame, signez !

ÉLISABETH, *rassemblant toutes ses forces, signe, et, remettant le papier à Bulton.*

Prenez, mylord, et partez vite !

BULTON, *prenant le testament qu'il cache aussitôt.*

Avec l'aide de Dieu, madame, toutes vos volontés seront accomplies.

ÉLISABETH.

On vient.

*(Bulton remet vivement le guéridon à sa place, puis, rabattant son capuchon sur sa figure, il se retire lentement par le fond. Wolfgang parait à droite, puis Glenmohr.)*

## SCÈNE VII

ÉLISABETH, WOLFANG, GLENMOHR, puis SEIGNEURS  
ET DAMES.WOLFANG, *à Bulton qui s'éloigne.*

Vous vous retirez, seigneur chapelain ?

ÉLISABETH, *qui s'est levée et a fait un pas.*C'est un traître comme vous... Je le chasse. Laissez-moi tous !  
Je n'attends plus rien des hommes. Laissez-moi seule avec Dieu !*(Elle retombe sur son lit de repos et expire. Wolfgang s'approche d'elle, l'examine, et fait un signe à Glenmohr ; les seigneurs et dames reparaissent au fond et à gauche.)*

GLENMOHR.

La reine est morte !

*Une voix dans le palais.*

La reine est morte !

*(Rideau.)*

## CINQUIÈME TABLEAU

## LE TESTAMENT DE LA REINE

Une grande salle au palais de Whitehall.

## SCÈNE PREMIÈRE

GENTILSHOMMES DU PALAIS, OFFICIERS, SERVITEURS, GARDES,  
puis WOLFANG.

*Au lever du rideau les gentilshommes groupés sur le devant de la scène, s'entretiennent avec animation. Des huissiers et des serviteurs causent au fond, d'autres traversent vivement la scène; on voit aussi passer au fond quelques officiers, échangeant des ordres; des gardes dont l'impassibilité contraste avec cette scène de mouvement et de désordre, sont de faction aux portes. On entend sonner le glas de Westminster, et, par intervalle, une fusillade éloignée.*

UN GENTILHOMME à Wolfgang qui paraît.

Eh bien, seigneur médecin, quelles nouvelles?

WOLFANG.

Mauvaises pour la cause du roi Jacques... La lecture du testament de la reine, faite au peuple par le lord chancelier, sur le balcon de la maison de ville, a été étouffée par les clameurs des partisans d'Arabella Stuart. Lord Glenmohr a fait charger la foule; mais il vient d'apprendre que les mécontents ont désarmé les soldats qui gardaient à Westminster le corps de la reine exposé en chapelle ardente; il craint d'être attaqué, et n'ose dégarnir le palais. On prétend que lady Stuart, cachée chez un de ses partisans, n'attend que la victoire de lord Garnett pour venir prendre possession de Whitehall.

LE GENTILHOMME, entraînant Wolfgang à l'écart.

Et croyez-vous, docteur, que si lord Glenmohr est vaincu, le capitaine des gardes défendra l'entrée du palais à lady Arabella?

WOLFGANG.

Je n'ai pas eu occasion d'étudier le tempérament du capitaine, cher Weston, sans quoi je pourrais vous dire si l'instinct de la conservation l'emportera sur celui de la fidélité...

## SCÈNE II

LES MÊMES, GLENMOHR, LENNOX, GENTILSHOMMES, SOLDATS ANGLAIS ET ÉCOSSAIS, puis JACQUES. *En ce moment il se fait au fond un grand tumulte, et l'on voit entrer Glenmohr entouré d'officiers et de gentilshommes. Tout le monde se retourne étonné.*

GLENMOHR, *aux seigneurs qui sont sur le devant de la scène.*

L'émeute est vaincue, messieurs, grâce au secours inattendu de quatre régiments écossais arrivés cette nuit aux portes de la ville. Les rebelles, cernés de tous côtés, ont mis bas les armes. Lord Garnett, leur chef, est à la Tour de Londres, et rendra compte de sa félonie à la cour criminelle. Souhaitons la bienvenue à nos frères d'Écosse, et au brave comte Lennox qui nous a amené ce renfort... *(Il montre Lennox qui s'est avancé pendant ces paroles, tandis que le fond s'est rempli de soldats anglais et écossais.)*

LENNOX.

Vous vous trompez, lord Glenmohr, ce n'est pas le comte Lennox que nos régiments ont suivi en Angleterre... ils ont marché derrière un chef plus grand que moi.

GLENMOHR.

Qui donc?

LENNOX, *montrant Jacques qui s'avance par le fond, à gauche entouré d'officiers écossais.*

Notre roi, messieurs, et le vôtre... *(Il se découvre, tous les gentilshommes l'imitent.)*

GLENMOHR.

Le roi! lui!

TOUS.

Vive Jacques I<sup>er</sup>!

JACQUES.

Dieu vous garde, messieurs! nous acceptons avec joie ces

acclamations qui saluent notre arrivée dans le palais des rois d'Angleterre, et nous espérons que notre règne les justifiera. (*S'approchant de Glenmohr.*) Eh bien, mylord, vous le voyez; il y a encore moins loin que vous ne le pensiez d'Édimbourg à Londres.

GLENMOHR.

Sire, cette marche hardie est venue compléter mon œuvre, mais la faction ennemie qui s'est crue si près du triomphe n'aurait pu prendre que ma vie... j'avais eu soin d'assurer vos droits...

### SCÈNE III

LES MÊMES, SEYMOUR.

SEYMOUR, *accourant par le fond, à droite.*

Par la trahison, par la violence, par l'assassinat peut-être.

GLENMOHR.

Seymour!

JACQUES.

Seymour!

SEYMOUR.

Lord Glenmohr, qu'avez-vous fait d'Arabella?

GLENMOHR.

Je ne vous comprends pas, mylord.

SEYMOUR à Jacques.

Roi d'Écosse, lady Arabella Stuart, ma parente et la vôtre, a été arrachée violemment cette nuit, par des hommes armés, de la maison qu'elle habitait. Quiconque, Anglais ou Écossais, a commis cet outrage sur une personne sacrée, celui-là est un lâche et un infâme, et au nom de l'honneur de l'Angleterre, je proteste contre cette violence.

GLENMOHR.

Mylord, ce n'est pas moi qui ai donné cet ordre; mais si j'avais connu la retraite de lady Stuart, vous auriez raison de m'accuser, car je l'eusse fait arrêter sur-le-champ, pour la paix du royaume.

SEYMOUR.

Ce n'est pas vous... (*A Jacques.*) C'est donc vous, sire?

JACQUES.

Mon cousin, vous oubliez dans quel lieu vous êtes, et à quelle

personne vous parlez... mais nous excusons votre douleur et votre jeunesse.

SEYMOUR.

Arabella! qu'en a-t-on fait?... où est elle?...

JACQUES.

Je l'ignore...

SEYMOUR.

Mon Dieu!... ils veulent la faire disparaître... ils l'ont déjà peut-être assassinée.

JACQUES.

Mylord!

SEYMOUR.

Si vous ne l'avez pas tuée, pourquoi ne pas me répondre?... Prisonnière d'État, gardée par vos soldats, elle ne peut s'échapper... mais au moins dites moi qu'elle existe encore.

GLENMOHR.

Je vous ai répondu, mylord, que je ne sais rien...

SEYMOUR.

Vous ne savez rien, mais qui donc avait intérêt à s'emparer d'elle?... (A Glenmohr.) vous qui aviez préparé sa ruine... (A Jacques.) vous qui lui volez sa couronne... Il n'y a que Glenmohr et Jacques Stuart qui aient pu porter une main criminelle sur Arabella, et devant ces hommes qui m'écoutent, devant Dieu qui m'entend (*Tirant son épée.*), je vous défie tous deux...

JACQUES.

Malheureux!

LENNOX, s'élançant sur lui et le désarmant.

Jeune homme, perdez-vous la tête!...

GLENMOHR, au capitaine des gardes et à des officiers qui se sont rapprochés.

Emmenez lord Seymour à la Tour de Londres.

SEYMOUR.

Commandez vos bourreaux, je vous abandonne ma vie, elle est inutile maintenant. (*Il sort par le fond de droite, emmené par les gardes.*)

LENNOX, à lui-même.

Le pauvre garçon a plus besoin d'un médecin que d'un geôlier.

JACQUES.

Que tout le monde se retire. A tout à l'heure, messieurs. Reste, Lennox. Restez mylord. (*Les gentilshommes et les soldats se retirent.*)

## SCÈNE IV

JACQUES, LENNOX, GLENMOHR.

JACQUES.

Lord Glenmohr, où est lady Arabella ?

GLENMOHR.\*

Je l'ignore comme vous, Sire, j'ai dit la vérité. Ce n'est pas moi qui l'ai fait enlever... mais Votre Majesté peut se fier sur moi du soin de la retrouver... Il importe que lady Stuart soit en notre pouvoir.

LENNOX.

Sire, j'espère que nous ne sommes pas venus d'Écosse pour tourmenter des femmes. Ses partisans sont vaincus et n'ont pas, je suppose, envie de recommencer.

GLENMOHR.

Vous ne connaissez pas lord Garnett, seigneur comte. Tant que cet homme vivra, il conspirera contre nous ! Lui mort, la faction de lady Stuart n'a plus de tête ; mais elle a encore un soldat : Seymour. Sire, il faut nous débarrasser de ces deux hommes, et je vais de ce pas faire dresser leur acte d'accusation.

LENNOX.

Au diable les juges et leurs paperasses ! Sire, si vous commencez votre règne par des condamnations et des exécutions, on croira que c'est l'autre qui continue.

GLENMOHR.

C'est raisonner en soldat, mylord, et non en homme d'État.

LENNOX.

En homme d'État d'Élisabeth, qui prenait le bourreau pour point d'appui, et la hache pour argument. Nous autres qui avons un homme pour maître, nous ne reconnaissons qu'une arme : notre épée.

GLENMOHR.

Je sais me servir de l'une comme de l'autre, seigneur comte.

\* Jacques, Lennox, Glenmohr.

LENNOX.

Est-ce un défi ?

JACQUES, *sévèrement.*

Messieurs... (*A Glenmohr.*) nous réfléchissons sur cette mise en jugement, mylord, rien ne presse ! occupez-vous d'abord de lady Stuart.

GLENMOHR.

Je vous ai dit que je la retrouverais, Sire, (*A lui-même.*) et je la retrouverai. (*Il s'éloigne par la droite.*)

LENNOX.

J'espère bien que vous ne tarderez pas à vous débarrasser de cet homme qui semble, ma foi, autant roi que vous.

JACQUES, *riant.*

Là, là... vieux dogue jaloux, attendons que nous soyons solidement établi avant de briser notre échelle.

L'HUISSIER, *entrant.*

Sire, un homme demande à vous parler.

JACQUES.

Son nom ?

L'HUISSIER. \*

Le capitaine Fawkes.

JACQUES.

Fawkes ! attends... je me souviens... oui, c'est cela... Eh par dieu, je le croyais au fond de la Tamise... Qu'il entre ! (*L'huissier sort.*)

LENNOX. \*\*

L'homme du pont de Londres, dont vous m'avez parlé.

JACQUES.

Précisément... (*Fawkes entre à gauche, introduit par l'huissier.*)

LENNOX.

Eh mais, je le connais aussi, moi, ce gaillard-là. Il a fait sa partie ce matin, à côté de moi, sur la place de la maison de ville.

FAWKES. \*\*\*

Trouvez-vous que j'ai joué franc jeu, mylord?...

LENNOX.

Tu t'es battu comme un Écossais, c'est tout dire.

\* L'huissier, Jacques, Lennox.

\*\* Jacques, Lennox.

\*\*\* Jacques, Lennox.

JACQUES.

Va, mon brave Lennox, et reviens dans une heure m'aider à recevoir la noblesse anglaise qui va venir saluer le soleil levant.

LENNOX.

Au diable les Anglais! je commence à regretter nos montagnes. Encore si l'on se battait tous les jours. (*Il sort par le fond, à droite.*)

## SCÈNE V

JACQUES, FAWKES.

JACQUES. \*

Approche, l'ami! nous sommes de vieilles connaissances.

FAWKES.

C'est vrai, sire... et je ne me doutais pas à Windsor...

JACQUES.

Que tu parlais à celui pour lequel tu devais faire un si beau plongeon dans la Tamise.

FAWKES.

Quoi! Votre Majesté sait?...

JACQUES.

Mon compliment, camarade... Il paraît que tu nages bien...

FAWKES.

Dans ces temps difficiles, Sire, il faut savoir un peu de tout. On ne sait pas où l'on peut tomber.

JACQUES.

Voyons, que veux-tu de moi? car tu viens me demander quelque chose, n'est-ce pas?

FAWKES.

Je serais le seul de mon espèce qui s'approcherait d'un roi sans tendre la main; et je ne tiens pas à me singulariser...

JACQUES, *riant*.

Tu es un joyeux compagnon.

FAWKES, *gravement*.

Très-joyeux, Sire.

JACQUES.

Eh bien, parle, que demandes-tu?

\* Fawkes, Jacques, *assis*.



FAWKES.

D'abord, Sire, et avant tout, vous croyez-vous bien réellement roi d'Angleterre ?

JACQUES.

Et d'Écosse, oui... nous avons tous assez travaillé pour cela.

FAWKES.

Eh bien, Sire, c'est ce qui vous trompe.

JACQUES.

L'ami, j'ai plaisanté un instant, mais oublie le marchand de bestiaux, et rappelle-toi que je suis le roi.

FAWKES.

Sire, avez vous un grand respect pour les dernières volontés de la reine Élisabeth ?

JACQUES, *riant*.

Sans doute, puisqu'elle me fait son héritier, mais, voyons, Fawkes, tu n'es pas fou... tu es même à ce que je crois un garçon d'esprit... Quel étrange discours me tiens tu là ?

FAWKES.

C'est que j'ai besoin de préparer Votre Majesté à la déception que je lui apporte.

JACQUES.

Quelle déception ?

FAWKES.

Sire, vous ne connaissez qu'un testament de la reine. Elle en a fait deux. Le second, écrit tout entier de sa main, annule la signature arrachée par lord Glenmohr, et déclare lady Stuart héritière du trône.

JACQUES.

Que me dis-tu là ?

FAWKES.

La vérité, Sire.

JACQUES.

C'est impossible... Si ce testament existait, lord Garnett l'eût produit à la maison de ville.

FAWKES.

Lord Garnett ne l'a pas produit à la maison de ville, parce qu'il l'avait remis entre les mains d'Arabella Stuart, et qu'au moment où on lisait au peuple le premier testament qui proclamait Jacques d'Écosse, lady Stuart était ma prisonnière.

JACQUES.

Ta prisonnière?... quoi... c'est toi!...

FAWKES.

Oui, Sire, et ce sont ses propres amis qui, en empêchant sur le pont de Londres mon voyage en Écosse, m'ont fourni l'occasion de faire cette belle capture.

JACQUES.

Comment?

FAWKES.

Je n'avais pris que le temps de changer de vêtements, après mon bain forcé dans la Tamise, et j'allais à Whitehall pour rendre compte à lord Glenmohr de ma mésaventure, quand je me trouve nez à nez avec un révérend ministre qui sortait du palais de la reine.

JACQUES.

Jackson?

FAWKES.

Non, Sire, ses habits seulement... et dans ses habits il y avait lord Garnett.

JACQUES.

Garnett!

FAWKES.

Je suis sa chaise à porteurs qui me conduit tout droit, comme je l'espérais presque, à la retraite de lady Stuart, à qui lord Garnett remet le testament qui la proclamait reine, et quand il est parti, je cours réunir quelques hommes, et je m'empare de Son Altesse pour laquelle, Sire, je vous prierai de m'indiquer un asile plus convenable que celui que ma modeste fortune m'a permis de lui offrir.

JACQUES.

Tu la conduiras ce soir au château de Windsor avec une escorte. Je compte que tu n'as pas oublié qu'elle est princesse du sang royal.

FAWKES.

Je suis gentilhomme, Sire.

JACQUES.

Et le testament est encore dans ses mains?...

FAWKES.

Ah! Sire, pour qui me prenez-vous? Je ne pouvais apporter la jeune dame dans ma poche, mais ce papier tient si peu de place!

JACQUES.

Tu l'as?

FAWKES.

J'ai pensé à la guerre civile que ce griffonnage allait soulever, et j'ai voulu en éviter les calamités à ma patrie. Comme Votre Majesté me regarde!

JACQUES.

Tu es un hardi coquin.

FAWKES.

Sire, j'ai cru bien faire. Si je me suis trompé, il est facile de rendre le papier à lady Arabella .. mais auparavant, Votre Majesté sera sans doute bien aise d'en prendre lecture .. vous ne connaissez peut-être pas l'écriture de la reine Élisabeth; car vous correspondiez peu, je crois, avec cette bonne parente.

JACQUES, à lui-même.

Si je la connais, je l'aie vue au bas de l'arrêt de mort de ma mère.

FAWKES.

Eh bien, sire, la voici encore dans votre arrêt de déchéance. *(Il lui donne le papier.)*

JACQUES, le dépliant.

Oui.

FAWKES.

Oh! il n'y a pas à se tromper, à deux minutes de l'agonie, sa main ne tremblait pas... Quel homme que cette femme!...

JACQUES.

Au bord de la tombe, sa haine me frappait encore.

FAWKES.

Eh bien, Sire, retourneriez-vous en Écosse?

L'HUISSIER, entrant. \*

Sire, lady Arabella Stuart demande à voir Votre Majesté.

FAWKES.

Lady Stuart!

JACQUES.

Elle!

FAWKES.

Elle s'est échappée!... comment?

\* Fawkes, l'huissier, Jacques.

L'HUISSIER.

Faut-il introduire Son Altesse ?

JACQUES.

Attendez mes ordres... Mais que me disais-tu donc? (*L'huissier se retire; Jacques reste pensif, regardant le papier qu'il tient encore à la main.*)

FAWKES.

J'avais mis deux hommes pour la garder, et je ne comprends pas.

JACQUES.

Elle! à l'instant même... où ce testament...

FAWKES.

Je conçois son embarras. (*S'approchant de lui.*) Pardon, Sire, vous ne pouvez pas rendre ce papier à la princesse, il m'appartient par droit de conquête, et je suis libre d'en disposer comme il me plaît. (*Il prend le testament de la main du roi.*)

JACQUES.

Que veux-tu faire?

FAWKES.

Il n'est pas bon que les souverains changent de successeur au gré de leurs caprices, les peuples s'inquièteraient de voir ainsi leurs destinées ballottées au vent des passions royales. Il faut rassurer les générations futures... Sire, une reine comme Élisabeth doit n'avoir fait qu'un testament sagement médité et longuement conçu. Si, au dernier moment, elle a eu un caprice de femme, effaçons-le de l'histoire... (*Allumant le testament à la flamme du foyer.*)

JACQUES.

Que fais-tu?

FAWKES.

Un peu de cendres... qui épargneront bien du sang.

JACQUES.

Quelle faveur vas-tu me demander? Parle vite.

FAWKES. \*

Fi donc, Sire... Je ne vends pas mes services, je plaisantais tout à l'heure, je ne demande à Votre Majesté que ce qu'elle doit au plus inutile de ses sujets... la justice!

JACQUES.

Explique-toi!

\* Jacques, Fawkes.

FAWKES.

Sire, j'ai une sœur jeune, belle, bonne plus que belle encore. C'était la joie de mon foyer, le rachat de mon âme, la lumière de ma vie; c'était ma vertu à moi qui n'ai guère que des vices. Un grand seigneur l'a enlevée, déshonorée... Je demande que réparation soit faite à l'honneur de ma sœur.

JACQUES.

Cette réparation, tu l'auras.

FAWKES.

Quel que soit le rang du ravisseur?

JACQUES.

Dans peu d'instants, tout ce que l'Angleterre compte de noblesse sera ici... Amène ta sœur, qu'elle me désigne celui qui l'a outragée. Quel qu'il soit, je t'en donne ma royale parole... il l'épousera.

FAWKES, lui baisant la main.

Ah! Sire! merci! merci! (*Il sort à droite.*)

JACQUES.

Quels hommes il a su trouver ce Glenmohr! (*Il sonne, l'huissier paraît.*) Introduisez lady Stuart.

## SCÈNE VI

JACQUES, ARABELLA, puis BULTON.

JACQUES.

Que me veut-elle? (*Arabella paraît, il va au-devant d'elle.*) Veuillez m'excuser, ma cousine, je terminais une affaire pour être mieux tout à vous.

ARABELLA.

Sire, je ne viens ni pour accuser ni pour me défendre... J'accepte sans murmure, sans regret, tout ce qui s'est accompli.

JACQUES.

Je suis heureux de vous voir dans cette disposition d'esprit, ma cousine... Nous nous expliquerons plus tard sur quelques points qui peuvent laisser des nuages entre nous, j'ai hâte d'entendre ce que vous avez à me dire.

ARABELLA.

Je viens vous demander une grâce, Sire.

JACQUES.

Une grâce ?

ARABELLA.

Lord Garnett et Seymour expient à la Tour de Londres le tort de m'avoir été trop dévoués. Je vous supplie de les rendre à la liberté.

JACQUES.

N'est-ce que cela ?

GLENMOHR, *paraissant au fond.*

Pardon, Sire...

ARABELLA.

Ah ! cet homme !

GLENMOHR.

Daignez m'excuser, madame...

JACQUES, *avec humeur.*

Qu'y a-t-il ?

GLENMOHR.

Une affaire urgente, Sire.

JACQUES.

Plus tard.

GLENMOHR.

Cela ne peut se remettre.

ARABELLA.

Je me retire, Sire...

JACQUES.

Non, restez, mylady...

GLENMOHR, *à part, les observant.*

J'arrive à temps.

JACQUES, *allant à Glenmohr.*

Dites vite !

(*Arabella s'est retirée au fond, à gauche. Jacques et Glenmohr sont à droite, sur le devant de la scène. Cet entretien a lieu à mi-voix.*)

GLENMOHR.

Sire, lady Stuart vient vous demander la liberté de lord Seymour.

JACQUES.

Oui.

GLENMOHR.

Lady Stuart aime son cousin; elle l'épousera aussitôt qu'il sera libre.

JACQUES.

En êtes-vous sûr? Séparés dès l'enfance et gardés à vue...?

GLENMOHR.

Elle l'épousera, Sire, et ce mariage, auquel la reine Élisabeth n'eût jamais consenti, en unissant leurs droits à la couronne, créerait un danger réel pour Votre Majesté.

JACQUES.

Oui, si lady Stuart avait de l'ambition.

GLENMOHR.

Seymour a voulu la faire reine pour devenir roi, et une femme qui aime n'a pas de volonté.

JACQUES, *pensif.*

Vous avez raison; il faut empêcher ce mariage... mais comment?...

GLENMOHR.

Rien de plus facile... en mariant lady Stuart à quelqu'un sur la fidélité, sur le dévouement duquel vous puissiez compter...

JACQUES.

Elle refusera.

BULTON.

Elle consentira si la vie de Seymour est menacée.

JACQUES.

Peut-être.

GLENMOHR.

Vous tenez l'occasion, Sire, profitez-en!

ARABELLA, *à part.*

Comme ils me regardent!

JACQUES.

Mais qui lui proposer?

GLENMOHR.

Moi, Sire!

JACQUES.

Vous!

GLENMOHR.

Le sang royal excepté, ma race ne le cède à aucune autre. et vous m'avez fait le plus grand du royaume après vous.

JACQUES.

Vous l'aimez donc ?

GLENMOHR.

Sire, en politique l'amour compte pour peu de chose, mais supposez que je l'aime, et qu'en assurant la sécurité de votre couronne, vous comblez les vœux de celui à qui vous avez dit : Demandez-moi tout ce qu'un roi peut donner, et j'exaucerai vos désirs !

JACQUES.

Vous savez pourtant qu'elle en aime un autre.

GLENMOHR,

Attachement d'enfance qu'elle prend pour de l'amour. Cela me regarde.

JACQUES, *allant à Arabella.* \*

Je vous demande pardon, ma cousine... Il s'agissait, en effet, d'une chose importante. Vous serez indulgente pour les difficultés d'un règne qui commence, et les soucis d'un prince presque étranger dans son royaume et qui ne connaît qu'imparfaitement encore les divers appétits qu'il doit satisfaire ou contenir... Revenons au point où nous en étions quand lord Glenmohr est entré. (*A Glenmohr, qui fait un mouvement pour se retirer.*) Mylord... (*A Arabella.*) Vous me demandiez la grâce de Seymour et de lord Garnett ?

ARABELLA.

Oui, Sire... et j'ai lu dans vos regards que vous étiez disposé à me l'accorder.

JACQUES.

Je serai heureux, en effet, de vous donner cette preuve de mon amitié et d'inaugurer mon règne par un acte de clémence... Mais il faut que vous m'assuriez qu'en cédant aux impulsions de mon cœur, je ne compromets ni la paix de mes États ni la sécurité de ma dynastie. Quand la reine Élisabeth vous sépara toute enfant de Seymour avec qui vous aviez été élevée, on parla d'un projet de mariage conçu par vos deux mères, pour assurer plus tard, en les appuyant l'un par l'autre, les droits éventuels de leur enfant à la couronne d'Angleterre. Avez-vous eu connaissance de ce projet ?

\* Arabella, Jacques, Glenmohr.



ARABELLA.

Depuis deux jours seulement, Sire.

JACQUES.

C'est lord Garnett, sans doute, qui vous l'a révélé ?

ARABELLA.

Oui.

JACQUES.

Avez-vous l'intention de le réaliser ?

ARABELLA. \*

Sire, le vœu de nos cœurs est d'accord avec le projet de nos mères ; mais l'abandon de mes droits, qui sera ratifié par Seymour, vous prouve que de cette union toute idée ambitieuse est écartée.

JACQUES.

Ma cousine, si vous voulez, sauver Seymour, il faut renoncer à ce mariage.

ARABELLA.

Sire, que dites-vous ?

JACQUES.

C'est notre expresse volonté ; c'est à cette seule condition que vous pouvez sauver sa vie.

ARABELLA.

Sa vie !

JACQUES.

Ce n'est pas tout ; une promesse ne me suffit pas, le cœur fait trop souvent capituler la conscience.

ARABELLA.

Que voulez-vous donc ?

JACQUES.

Je veux vous marier, ma cousine...

ARABELLA.

Sire...

JACQUES.

N'est-il pas juste que, si je vous prive d'un époux, je vous en offre un autre ?

ARABELLA.

Je supplie Votre Majesté de ne pas continuer cette cruelle plaisanterie... Elle me torture et elle me révolte.

\* Arabella, Jacques, Glenmohr.

JACQUES.

Quand vous connaîtrez la noble main dans laquelle je veux mettre la vôtre, vous changerez de sentiments, ma cousine...

ARABELLA.

Ne me le nommez pas ; je ne veux offenser personne, et je refuse à l'avance.

JACQUES, à *Glenmohr*.

Mylord, dites au grand chancelier de dresser l'acte d'accusation de lord Seymour!

ARABELLA.

Sire, vous ne ferez pas cela.

JACQUES.

Vous seule pouvez m'éviter cette extrémité terrible.

ARABELLA, à *elle-même*.

Ma vie ou la sienne !... et c'est pour moi qu'il s'est perdu ! (*Haut.*) Sire, vous répondrez devant Dieu de la violence que vous me faites !

JACQUES.

Je fais comme vous, ma cousine ; je cède à la nécessité : les princes et les rois y sont soumis plus que les autres. C'est le contre-poids de leur grandeur.

ARABELLA.

Ma grandeur ! Jusqu'à ce jour, elle ne m'a rapporté que des larmes ! Aujourd'hui... elle me tue.

JACQUES, à *Glenmohr*.

Mylord, nous comptons sur la noblesse de vos sentiments et sur la délicatesse de votre âme, pour changer bientôt en joie cette douleur qui nous navre. C'est à votre amour que je la donne et vous me répondez de son bonheur. (*A Arabella.*) Ma cousine, c'est lord Glenmohr que je vous propose.

ARABELLA.

Lui ou un autre... que m'importe !

BULTON.

Madame, malgré ce dédain, plus cruel que la haine... je reçois avec bonheur le don précieux de votre main. Je compte sur mon dévouement pour ramener le calme dans votre cœur.

ARABELLA.

Sire, je veux voir lord Seymour une dernière fois, et lui annoncer moi-même qu'il est libre.

JACQUES.

Le jour de sa mise en liberté dépend de vous, ma cousine... Il sortira de la Tour de Londres, quand vous serez l'épouse de lord Glenmohr.

ARABELLA.

Que ce soit donc aujourd'hui, car je veux qu'il soit libre ce soir.

JACQUES, à Glenmohr.

Vous entendez, mylord, prenez les dispositions nécessaires. (*A Arabella.*) Allez, ma cousine ! L'ordre de vous laisser pénétrer jusqu'à Seymour vous précédera à la Tour de Londres, ainsi que la grâce de lord Garnett.

ARABELLA. \*

Adieu, Sire.

(*Elle se retire lentement par le fond, à gauche, en jetant un regard hautain sur Glenmohr, qui lui offre la main.*)

GLENMOHR.

Ah ! fière lady, tu seras à moi !

(*Il sort à droite.*)

JACQUES, à lui-même, en la regardant s'éloigner.

Tout n'est pas facile dans le métier de roi.

L'HUISSIER.

Sire, les députations de la noblesse et les grands corps de l'État attendent l'honneur d'être présentés à Votre Majesté.

JACQUES.

Je suis prêt à les recevoir.

L'HUISSIER.

Mesdames et messieurs, l'audience du roi !

## SCÈNE VII

JACQUES, GLENMORH, LENNOX, SEIGNEURS ET DAMES.

JACQUES, allant au-devant des seigneurs qui descendent la scène. \*\*

Messieurs, soyez les bienvenus.

\* Jacques, Arabella, Glenmohr.

\*\* Lennox, Jacques.

JACQUES, à des ladies que les seigneurs lui présentent.

Mesdames, à l'heure qu'il est, la reine doit se disposer à quitter Édimbourg pour venir à Londres... J'espère que vous lui ferez aussi bon accueil qu'à moi.

TOUS.

Vive Jacques I<sup>er</sup> ! vive la reine !

LENNOX.

Ils crieraient aussi bien : Vive le diable ! si le diable était roi.

## SCÈNE VIII

LES MÊMES, FAWKES, CLARY.

CLARY, paraissant à droite, au premier plan.

O mon frère... mon frère. .

FAWKES.

Du courage, ma sœur !

CLARY.

Non, je ne veux plus ; j'ai peur : emmène-moi !

FAWKES.

Nous sommes venus ; que notre sort s'accomplisse !

JACQUES, à Lennox, qui est remonté près de lui.

JACQUES.

Allons, Lennox, sois gracieux une fois dans ta vie ; fais bonne mine à ces gentilshommes.

LENNOX.

Il y en a sans doute plus d'un parmi eux qui tirait, ce matin, l'épée contre nous.

JACQUES.

Si tu les reconnais, ne me les montre pas.

FAWKES, à Clary.

Examine bien tous ces hommes !

(Il disparaît un moment avec elle, en traversant les groupes de seigneurs. — Jacques et Lennox à gauche. Glenmohr rentre par la droite, et vient vers le roi.)

GLENMOHR.

Sire, tout sera prêt à huit heures.

JACQUES.

Messieurs, je vous annonce le mariage de lord Glenmohr avec notre bien-aimée cousine Arabella Stuart. A l'occasion de ce mariage, nous nommons lord Glenmohr duc et pair du royaume et vice-roi d'Irlande.

GLENMOHR, *bas au roi.*

Sire, c'est un exil!

JACQUES, *haut à Glenmohr.*

Comme nous avons besoin de vous avoir près de notre personne, mylord, vous êtes autorisé à vous faire représenter par un lieutenant dans votre vice-royauté.

LENNOX, *à part.*

C'est égal, nous saurons où t'envoyer quand tu nous gêneras.  
GLENMOHR, *qui était placé de façon à ce que Clary ne pût voir son visage fait un pas en avant.*

Je remercie le roi des hautes faveurs et du bien inappréciable qu'il daigne m'accorder.

FAWKES *reparaissant avec sa sœur.*

Eh bien, ma sœur?

CLARY *apercevant Glenmohr.*

Ah!

FAWKES.

Quoi donc?

CLARY.

Le voilà!

FAWKES.

Glenmohr!

JACQUES.

Messieurs, le mariage se fera à huit heures dans la chapelle du palais; vous y assisterez tous.

FAWKES *s'avançant.*

Sire, ce mariage ne peut avoir lieu.

*(Mouvement général.)*

JACQUES.

Fawkes, que veux-tu dire?

FAWKES.

Sire, vous m'avez promis réparation pour l'outrage fait à ma sœur; vous m'avez donné votre parole royale que cet homme, quel qu'il fût, l'épouserait.

JACQUES.

Eh bien !

FAWKES.

Eh bien ! cet homme, c'est lord Glenmoehr !

JACQUES.

Lui !

GLENMOHR.

C'est un fou, Sire !

FAWKES, *s'avançant avec sa sœur qu'il a prise par la main.*

Cette enfant est-elle folle aussi ?

GLENMOHR, *faisant, à la vue de Clary un mouvement involontaire, aussitôt réprimé.*

Je ne la connais pas.

CLARY.

C'est lui, c'est bien lui !

FAWKES.

Vous ne la connaissez pas ?

GLENMOHR, *à Fawkes.*

Quel genre de comédie joues-tu avec cette fille, mon drôle ? Si tu as voulu amuser la cour, je déclare que cette farce est de mauvais goût. Tu inventais mieux autrefois.

FAWKES.

Mylord, vous avez déshonoré ma sœur.

GLENMOHR.

Ah ! ah ! ah ! la bonne plaisanterie. Déshonorer la sœur de Fawkes ! Comprenez-vous, messieurs ?

*(Rires d'un grand nombre de seigneurs.)*

CLARY.

Que dit-il donc ?

JACQUES.

Mais quel est donc cet homme ?

GLENMOHR.

Cet homme ! Eh bien, mais, Sire, c'est Fawkes : son nom dit tout : audace et bassesse, arrogance et ignominie ! Tous les vices, toutes les astuces, toutes les effronteries, toutes les hontes ; c'est l'homme des entreprises scabreuses et impossibles, l'espion du politique, le serviteur du débauché : au besoin, le spadassin du lâche !

CLARY.

Mon Dieu ! mon Dieu !

GLENMOHR.

Qu'est-ce qu'il ne fait pas pour de l'argent ? Il fera même une bonne action, si elle est bien payée. J'en appelle à vous tous. Ai-je calomnié l'honnête Fawkes, messieurs ?

*(Moment de silence.)*

CLARY, avec égarement.

Mais tout cela est donc vrai ?

GLENMOHR.

Et cet homme vient réclamer pour l'honneur de sa sœur ! Est-ce que vous croyez à ce conte ? Mais si Fawkes a une sœur, on n'avait pas besoin de la lui prendre... On n'avait qu'à la lui acheter.

CLARY.

Ah!...

FAWKES.

Ah ! c'est infâme !

GLENMOHR lui jette une bourse.

Tiens... Est-ce de l'or que tu veux ? En voilà ! Va boire pour griser ta honte !

FAWKES.

Mylord ! vous n'avez oublié qu'une chose dans le portrait que vous venez de faire de moi... C'est le nom de celui qui a excité mes vices et soudoyé ma honte. Oui, j'ai été l'espion d'un politique, le serviteur d'un débauché, le spadassin d'un lâche ; mais ce politique, ce débauché, ce lâche, c'est le maître qui m'a formé, c'est le démon qui m'a corrompu, c'est vous, mylord !... Oh ! je ne valais pas mieux que vous, nous étions faits pour nous entendre... Supposez moi Glenmohr, vous auriez été Fawkes.

GLENMOHR.

Misérable !

FAWKES.

Il n'y a pas ici qu'un misérable... il y en a deux, et vous pouvez sans déroger, vous allier à ma famille. Sire, vous ne devez rien à ce traître ; vous n'avez la couronne d'Angleterre, que parce qu'il n'a pu la prendre pour lui. Je réclame pour cette enfant l'exécution de votre promesse.

LE ROI.

Fawkes... votre passé rend cette réparation impossible.

CLARY, tombant à genoux.

Ah ! je suis perdue !

PAWKES, la relevant et la soutenant dans ses bras.

Messieurs, c'est vous qui me faites refuser justice. Prenez garde, je me la ferai moi-même. En applaudissant à ses insultes, vous trempez dans son crime et je vous enveloppe dans ma haine. Viens, sœur ; je me vengerai sur vous tous ! oui, survous tous !

(Il s'éloigne, en les menaçant, et d'un bras soutenant sa sœur. — Rires des seigneurs.)

(Rideau.)



## SIXIÈME TABLEAU

## LA TOUR DE LONDRES

Une chambre à la Tour de Londres, fermée par une vaste porte à guichet.  
Table, escabeaux.

## SCÈNE PREMIÈRE

SEYMOUR, BULTON. (*Au lever du rideau, Seymour est assis près de la table, la tête appuyée dans ses mains. Bulton se promène avec agitation.*)

BULTON.

Avoir pénétré jusqu'à la reine, au risque de laisser ma tête dans les griffes de la lionne expirante, être sorti sain et sauf de ce palais gardé par Glenmohr, avec le précieux écrit qui nous garantissait le triomphe; voir un plan si hardi réussir jusque-là, comme par miracle, et échouer misérablement à la dernière heure... Ah! je n'aurais pas dû me séparer du testament d'Élisabeth. Mais forcé que j'étais de parcourir la ville pour réunir nos partisans, exposé aux poignards des sicaires de Glenmohr, à la trahison qui pouvait s'être glissée parminous, la plus vulgaire prudence ne me disait-elle pas qu'il serait plus en sûreté dans les mains de lady Arabella que dans les miennes? Comment ont-ils découvert sa retraite? (*A Seymour.*) Mylord, vous ne pouvez comprendre ce que j'ai souffert en ne vous voyant pas paraître avec elle, à l'heure convenue, au milieu de cette foule qui acclamait son nom!

SEYMOUR.

Et moi, quand je ne l'ai pas retrouvée, et que les gens que je questionnais m'ont dit qu'une troupe d'hommes armés avaient emmené une jeune dame... Ah! pourquoi l'ai-je quittée? je serais mort du moins pour la défendre.

BULTON.

Rien ne serait désespéré si j'étais libre...

SEYMOUR.

Lui rendez-vous la vie?

BULTON.

Vos craintes sont exagérées, mylord, on ne fait pas disparaître ainsi une princesse du sang royal... Elle est prisonnière dans quel-que château de la couronne... Qui sait? ici même peut-être, à la Tour de Londres, à deux pas de nous.

SEYMOUR.

Non ! mon cœur le devinerait.

BULTON.

Comme elle doit m'en vouloir ! comme elle doit m'accuser, moi qui l'ai arrachée de sa retraite pour la jeter dans ces périls ! J'ai fait mon devoir pourtant. J'avais juré au lit de mort de sa mère, que je la placerais sur le trône. Je n'ai vécu que pour cette promesse; c'était le but de ma vie. Du fond de mon exil, l'œil attaché sur l'Angleterre, j'épiais l'occasion et j'attendais l'heure vous savez ce que c'est qu'une passion, mylord, vous aimez ! Eh ! bien ! l'amour est à l'ambition ce que l'enfant est à l'homme, et il y a une passion plus forte encore et plus opiniâtre que l'ambition qu'on a pour soi-même, c'est celle qu'on a pour son idée. Vous donneriez vos jours pour Arabella. Moi, pour l'élever sur ce trône où j'ai juré qu'elle monterait, je ne donnerais pas seulement ma vie, je sacrifierais des milliers d'existences.

SEYMOUR.

Vous avez déjà sacrifié la sienne\*.

BULTON.

Ne dites pas cela ! C'est une partie perdue, mais tout peut se réparer. J'ai un plan terrible. Pour anéantir d'un coup tous nos ennemis, il me faudrait un homme, un seul... Ah ! si j'étais libre ! (*On ouvre le guichet.*)

SEYMOUR.

Silence ! on vient !...

\* Seymour, Bulton.

## SCÈNE II

LES MEMES, BOBY, sous le costume d'un guichetier, trousseau de clefs à sa ceinture, et tenant un panier rempli de provisions.

BOBY.

J'apporte le souper de son Altesse et de mylord.\*

SEYMOUR.

Boby!

BOBY, flairant le panier.

Ce doit être bien mauvais. Si les guichetiers ne sont pas mieux nourris que les prisonniers, je ne compte pas faire un long séjour à la Tour de Londres.

BULTON.

Toi ici, sous ce costume!

BOBY.

L'uniforme n'est pas galant, mais il permet d'aller et de venir dans la maison. Heureux encore qu'il se soit trouvé une place vacante, et qu'on ait un frère cousin par alliance de la femme du géôlier de la Tour de Londres. Qu'on dise encore que les femmes ne sont bonnes à rien!

BULTON.

Quel est ton projet?

BOBY.

Ce n'est pas à moi qu'il faut demander cela, c'est à milady.

SEYMOUR.

Arabella! Elle vit!... Tu l'as vue?...

BOBY.

Parbleu, si je l'ai vue!... c'est moi qui l'ai arrachée des griffes de Fawkes, qui la tenait prisonnière dans une maison de la cité.

BULTON.

Fawkes...

[BOBY.

Je passais devant cette maison, par le plus grand des hasards, un moment où Fawkes en sortait, et je ne sais quelle idée subite me traversa l'esprit en voyant la mine du drôle; j'entre dans l'allée

\* Seymour, Bulton Boby.

en criant de toutes mes forces : mylady ! au risque de passer pour un fou. J'entends la voix de mylady qui me répond, et au même instant deux escogriffes se jettent sur moi. J'assomme le premier, j'étrangle le second, j'enfoncé une porte après laquelle milady brisait ses petites mains en appelant : Bobby ! Bobby ! et en deux sautons sommes dans la rue.

SEYMOUR.

Brave Bobby !

BOBY.

Brave Bobby ! tant que vous voudrez, mais je préviens vos seigneuries que ces choses-là me fatiguent beaucoup... aussi j'espère qu'après tout ce grabuge, nous allons joliment nous reposer.

BULTON.

Et c'est lady Arabella qui t'envoie ici ?

BOBY.

C'est-à-dire qu'en la voyant désespérée quand elle apprit l'arrestation de lord Seymour, je lui parlai du géotier de la Tour de Londres et de la place de guichetier qui était vacante. Elle refusa d'abord, parce que disait-elle, ce serait exposer ma vie, à laquelle elle sait que je tiens beaucoup ; mais après avoir parlé au roi, elle a changé d'avis, et elle m'a dit de faire tout mon possible pour pénétrer jusqu'à vous.

BULTON.

Elle a vu le roi ?

BOBY.

Oui, et il paraît qu'il lui a permis de venir vous voir, car elle m'a dit de vous annoncer sa visite.

SEYMOUR.

Elle va venir ?

BOBY.

Je ne sais pas ce qui va se passer, mylord, mais elle a dû prendre une grande résolution, car jamais je n'ai vu cet air à mylady... en outre, elle ne doit pas venir seule.

SEYMOUR.

Comment ?

BOBY.

J'ai porté de sa part une lettre au pasteur de l'église Saint-Gilles, et sa révérence m'a dit après avoir lu : Dites à Son Altesse que son désir sera satisfait, et que je serai à six heures et demie à la Tour de Londres.

BULTON.

Un pasteur !

SEYMOUR.

Que veut-elle faire ?

BOBY.

J'ai beau me creuser la tête, je ne devine pas, et cela m'inquiète ; car, ordinairement, quand je me donne la peine de réfléchir, il faut que les choses soient bien embrouillées pour que je n'en trouve pas le fil, mais elle va vous le dire elle-même, car sans doute la voici. (*Le guichet s'ouvre, Arabella paraît avec un officier.*)

## SCÈNE III

LES MÊMES, ARABELLA, L'OFFICIER.

L'OFFICIER.

Veuillez entrer, madame.

ARABELLA.

Monsieur, un révérend pasteur, mandé par moi, se présentera dans quelques instants ; veuillez commander qu'on l'amène !

L'OFFICIER.

Pardon, madame, mais l'ordre du roi ne parle que de Votre Altesse.

ARABELLA.

Je prends tout sur moi, monsieur.

L'OFFICIER.

Il suffit, madame. (*A Boby.*) Allons, l'ami, suis-moi ! cette dame doit rester seule avec les prisonniers.

BOBY, regardant Arabella.

J'en demande pardon à votre honneur, mais on m'a dit que je répondais des prisonniers sur ma tête. Je ne puis les quitter que sur un ordre écrit du gouverneur.

L'OFFICIER.

Comment, drôle, ma parole ne te suffit pas.

BOBY.

Votre parole ne m'empêcherait pas d'être pendu, s'il arrivait quelque chose. J'ai entendu parler de prisonniers à qui l'on apportait du poison dans leur cachot. Je ne connais pas les inten-

lions de cette dame, et si on ne me décharge pas par écrit de toute ma responsabilité, je reste.

L'OFFICIER.

Diable! tu es méfiant, mon garçon; c'est un bon défaut dans ton métier. On va te satisfaire. (*A Arabella.*) Dans un instant, madame, je vais envoyer l'ordre qu'il demande.

ARABELLA.

C'est inutile, monsieur. Peu m'importe la présence de cet homme. Il peut rester, si son service l'exige.

BOBY.

J'aime mieux ça.

L'OFFICIER.

Comme il plaira à Votre Altesse. (*Il sort.*)

## SCÈNE IV

SEYMOUR, BULTON, ARABELLA, BOBY.

BOBY, *fermant la porte.*

Maintenant, nous sommes chez nous!...

SEYMOUR.

C'est vous, vous que je croyais perdue pour moi!... morte peut-être, et que je revois enfin! Oh! comment le cœur peut-il, après tant de douleur, supporter tant de joie?...

ARABELLA.

Williams, bientôt vous serez libre. (*A Bulton.*) Et vous l'êtes à partir de ce moment, mylord!

BULTON.

Libre! je suis libre! Ah! madame, il me sera encore possible d'accomplir le vœu de votre mère!

ARABELLA.

Je vous relève de ce vœu, mylord; abandonnez une lutte inutile, et ne songez plus qu'à vous.

BULTON.

Dites-moi plutôt de ne plus vivre! abandonner la lutte ce serait renier mon culte et renoncer à ma foi. Il n'y a jamais eu de rênégats, madame, dans la race de Garnett.

ARABELLA.

Vous changerez bientôt d'avis, mylord. Mais j'ai un dernier service à vous demander.

BULTON.

Dites, madame.

ARABELLA.

Votre présence est nécessaire pour ce qui va s'accomplir ici...

SEYMOUR.

Arabella ! qu'avez-vous ? quelle émotion et quelle pâleur !

ARABELLA. \*

Williams, hier à l'auberge du Prince-Noir, vous rappelez-vous ? je vous ai parlé d'une union projetée par moi avec un homme au noble cœur, dont je garantissais la loyauté, le dévouement et l'amour.

SEYMOUR.

Oui.

ARABELLA.

Vous n'avez pas voulu connaître le nom de cet homme, et dans un élan généreux qui m'a touchée jusqu'au fond de l'âme, vous m'avez dit, résigné : S'il est tel que vous le dites, épousez-le, ma sœur.

SEYMOUR.

Arabella !

ARABELLA.

Moi je vous ai dit en vous quittant : frère, je m'expliquerai bientôt... Je viens m'expliquer Seymour, je le ferai en un mot : je vous aime !...

SEYMOUR.

Vous !

ARABELLA.

Et j'ai mandé ici un ministre du Seigneur pour qu'il bénisse notre union.

SEYMOUR.

Ici !

ARABELLA.

Ne me demandez rien, ne m'interrogez pas, ne cherchez pas à comprendre. Promettez-moi de faire aveuglément ce que je vous

\* Seymour, Arabella, Bulton.

prescrirai tout à l'heure quand nous serons unis devant Dieu. Si, aujourd'hui comme hier, votre cœur est à moi, Williams, nous nous agenouillerons dans cette prison comme dans un temple, et nous recevrons la bénédiction divine qui doit me donner tout à vous.

SEYMOUR.

Je ne puis vous exprimer ce que j'éprouve, ma cousine... Ce bonheur inattendu qui, en tout autre moment, remplirait mon âme d'une céleste joie, il m'opresse, il m'attriste, et m'effraye.

ARABELLA.

Écarte ces pressentiments funestes ! n'écoute que ma voix, ne crois que mes paroles ; ne pense qu'à une chose, mon Williams, c'est que je t'aime, et qu'avant d'appartenir à un autre, je mourrai.

SEYMOUR.

Oh ! comme vous me dites cela ! *(La porte s'ouvre ; le pasteur paraît.)*

## SCÈNE V

LES NÈMES, LE PASTEUR.

LE PASTEUR.

Je me rends à votre ordre, madame.

ARABELLA.

Monsieur, on m'a dit que le pasteur de Saint-Gilles ne repoussait jamais la requête du malheur ; deux proscrits vous demandent d'unir devant Dieu leur triste destinée. Pensez-vous que leur serment aura moins de valeur aux yeux de l'Être suprême, prononcé sur la dalle d'une cellule, entre les murs d'une prison ?

LE PASTEUR.

Dieu est partout, madame, dans les prisons comme dans les temples. En quelque lieu qu'on l'invoque, avec un cœur pur et une foi sincère, sa bénédiction descend.

ARABELLA.

Appelez-la donc sur nous, et unissez nos âmes ! — lord Garnett, Boby, vous nous servirez de témoins.

BOBY.

Moi, madame ?



ARABELLA.

Tu as le dévouement du cœur, mon brave Bobby... et c'est aussi une noblesse. Votre main, Williams, nous sommes prêts, mon révérend. (*Elle se place avec Seymour devant la table derrière laquelle se tient le pasteur.*)

LE PASTEUR.

Mylord, mylady ! c'est librement et de votre plein gré que vous me demandez de vous unir pour la vie ?

SEYMOUR.

Pour la vie !

ARABELLA.

Et dans la mort.

LE PASTEUR.

Vous connaissez les devoirs que vous aurez à remplir. Vous vous jurez l'un à l'autre confiance, protection, tendresse et fidélité ?

SEYMOUR.

Oh ! de toute mon âme.

LE MINISTRE, *unissant leurs mains.*

Devant Dieu et devant son nom, Williams, Seymour, Arabella Stuart, soyez unis.

ARABELLA.

Vous avez préparé l'acte qui constate ce mariage, mon révérend...

LE MINISTRE.

Oui, madame... sauf le nom des témoins qu'il faut remplir... (*Il déploie un papier et s'assied à la table, sur laquelle se trouvent une plume et de l'encre.*)

BULTON.

Lord Walter de Garnett.

BOBY.

Tom Bobby.

LE MINISTRE, *se levant.*

Le 4 avril 1603...

ARABELLA.

Pardon, quelle heure est-il, Bobby ?

BOBY.

Sept heures vont sonner à la Tour, milady...

ARABELLA, *au ministre.*

Écrivez, mon révérend, à sept heures du soir...

LE MINISTRE.

Ce n'est pas l'usage, madame...

ARABELLA.

Il le faut.

LE MINISTRE, après avoir écrit, se levant.

Ce 4 avril 1603, à sept heures du soir (*Sept heures sonnent.*), nous James Butler, ministre du Seigneur, avons uni dans les liens du mariage lord Williams Seymour et lady Arabella Stuart, tous deux du sang royal d'Angleterre, en présence de lord Walter de Garnett et tom Bobby, attaché au service de lady Arabella. En foi de quoi, nous signons cet acte authentique avec les époux et les témoins.

Fait à la tour de Londres, jour et heure ci-dessus. (*Il signe. A Arabella.*) Veuillez signer, madame. (*Arabella signe. A Seymour.*) A vous milord... (*Seymour signe. A Bulton et à Bobby.*) A vous, messieurs! (*Bulton et Bobby signent.*)

ARABELLA, prenant l'acte et le remettant à Seymour.

Prenez cet acte, Williams, et gardez-le avec soin, afin qu'il soit bien constaté que je suis votre femme, à partir de ce moment.

SEYMOUR.

Vos paroles sont pleines de mystère, et vous ne voulez pas que je tremble.

ARABELLA.

Mon ami, mon Williams, mon époux adoré, écoute ce qui me reste à te dire, et promets-moi une confiance et une soumission absolues! Dans quelques instants, tu seras libre. Sans regarder derrière toi, tu iras sur le port avec Bobby, et vous vous ferez conduire tous deux à bord du navire français l'*Éclair* déjà sous voiles. Le capitaine est prévenu et n'attend que vous pour lever l'ancre.

SEYMOUR.

Et vous?

ARABELLA.

Je reste .. pour quelque temps encore. Plus tard, je te rejoindrai en France... où tu m'attendras.

SEYMOUR, douloureusement.

Plus tard...

BULTON.

Elle nous trompe.

ARABELLA.

Que crains-tu? ne suis-je pas à toi, à toi seul pour l'éternité?

SEYMOUR.

Ah ! comme les jours vont me sembler longs.

ARABELLA.

Les jours, les mois, les années, qu'est-ce que cela quand on s'aime et qu'on est sûr de se réunir pour ne plus se quitter. Nous avons été séparés pendant près de quinze ans, et quand nous nous sommes retrouvés, Williams, ne te semblait-il pas, comme à moi, que ces années qui nous avaient paru si longues, n'étaient plus qu'un rêve, déjà oublié ?

SEYMOUR.

Oh ! tu as beau dire... ta voix est pleine de tristesse, ta main est glacée, et tes paroles ressemblent à des adieux suprêmes. Si cette séparation allait être éternelle... si je ne devais plus te revoir!...

ARABELLA.

Je t'ai dit de ne pas chercher à comprendre... obéis-moi ! Boby, je te le recommande.

BOBY.

Oui, madame.

SEYMOUR.

Vous partez ?

ARABELLA.

Pour hâter ta délivrance...

SEYMOUR.

Ne me quitte pas ainsi !... regarde-moi encore pour que ton doux regard, si je ne dois plus le revoir, se grave à jamais dans mes yeux... Parle, parle-moi encore, pour que le son de ta voix, si je ne dois plus l'entendre, pénètre jusqu'au fond de mon cœur, et ne le quitte plus.

ARABELLA, se précipitant vers Seymour, lui prenant le front à deux mains et le couvrant de baisers.

O mon Williams, à toi toute ma vie, tout mon amour, toute mon âme. (Une clef crie dans la serrure, la porte s'ouvre et Glenmohr parait. Mouvement général. L'officier du gouverneur est derrière lui.)

## SCÈNE VI

## LES MÊMES, GLENMOHR\*

SEYMOUR.

Glenmohr !

ARABELLA.

Lui !...

GLENMOHR, à Seymour.

Mylord, je viens de remettre au gouverneur de la Tour de Londres l'ordre de votre mise en liberté. On vous l'apportera dans une heure. (*A Bulton en lui remettant un papier.*) Lord Garnett, voici votre grâce.

BULTON.

Elle a un double prix pour moi, mylord, en passant par vos mains.

GLENMOHR, à Arabella.

Votre Altesse est attendue à Whitehall, daignera-t-elle me permettre de l'y conduire ?

ARABELLA.

Je suis prête.

GLENMOHR, apercevant le ministre.

Ah !... quel est cet homme ?

BULTON.\*\*

Je m'attendais à mourir, mylord, et j'ai fait venir ce révérend ministre pour mettre ma conscience en repos.

GLENMOHR.

Oui, cette fois encore, la hache vous épargne... mais ne la bravez plus, j'aurai l'œil sur vous...

BULTON,

Merci de l'avertissement, je ne l'oublierai pas. (*Il sort avec le pasteur.*)

GLENMOHR, à Arabella.

Je suis aux ordres de Votre Altesse.

ARABELLA, à Seymour.

Adieu, mon cousin, pensez à ce que vous m'avez promis.

\* Arabella, Glenmohr, Bulton; le Pasteur, Seymour, Bohy.

\*\* Bulton, Glenmohr, Arabella, Seymour, Bohy.

SEYMOUR, *faisant un mouvement vers elle.*

Arabella! qu'allez-vous faire.

GLENMOHR.

Votre Altesse n'a donc pas dit à lord Seymour...

SEYMOUR, *faisant un pas.*

Quoi donc?

ARABELLA.

J'ai dit à lord Seymour, tout ce que j'avais à lui dire. (*A Seymour qui fait un nouveau mouvement pour se rapprocher d'eux*) Williams, souvenez-vous!

SEYMOUR, *à lui-même.*

Ah! je ne partirai pas. (*Arabella, les yeux fixés sur Seymour, sort avec Glenmohr.*)

(Rideau.)

## SEPTIÈME TABLEAU

## LA CONSPIRATION DES POUDRES

Un salon riche chez Glenmohr. Porte. Pan coupé, côté gauche. Porte au premier plan et fenêtre à balcon. Pan coupé à droite. À gauche, une table et ce qu'il faut pour écrire. À droite, une table-toilette avec glace. Des bougies allumées sur les deux tables.

## SCÈNE PREMIÈRE

ARABELLA, DAMES D'HONNEUR, POIS LUCY.

ARABELLA, *en riche costume de mariée, entre en scène, accompagnée par les dames d'honneur.*

ARABELLA.

Je vous remercie, mesdames, et vous demande maintenant la permission de rester seule.

UNE DAME D'HONNEUR.

Que Dieu donne à Votre Altesse les jours heureux qu'elle mérite.

ARABELLA.

Oui, c'est en lui qu'est mon espoir... Adieu, mesdames, priez pour moi Celui qui voit le fond des cœurs. (*Les dames d'honneur se retirent. Arabella s'assied à droite, et s'apercevant dans la glace.*) Ah ! cette couronne me brûle le front.

(*Elle arrache sa couronne de mariée.*)

LUCY, *arrivant par la droite.*

Nadame, un seigneur qui s'appelle lord Garnett veut absolument vous voir.

ARABELLA.

Lord Garnett !

LUCY.

Je lui ai dit que sans doute vous ne pourriez pas le recevoir en ce moment, mais il a tellement insisté...

ARABELLA.

Qu'il vienne... Ah ! mon enfant, ne vous éloignez pas, j'ai besoin de vous tout à l'heure.

LUCY.

Vous n'aurez qu'à sonner, madame... je viendrai tout de suite.  
(*Elle sort.*)

## SCÈNE II

ARABELLA, puis BULTON.

ARABELLA.

Que lui dire ?

BULTON, *entrant.*\*

Mylady, qu'ai-je appris ? et dans quel lieu je vous retrouve !... Vous chez lord Glenmohr !... et il y a deux heures, dans la chapelle de Whitehall, vous avez...

ARABELLA.

Mylord, croyez-vous que Dieu me pardonnera d'avoir commis un sacrilège pour sauver Seymour ?

BULTON.

Mais alors, vous allez fuir ?

ARABELLA.

Sans doute...

BULTON.

Quand ?... comment ?... par quel moyen ?...

ARABELLA.

J'ai pourvu à tout ; soyez sans crainte... Williams a été mis en liberté à huit heures... À huit heures et demie, il était à bord du navire que je lui ai indiqué, et ce navire levait l'ancre. Il lui faut deux heures pour être en pleine mer, à l'abri de toute poursuite ; et, dans une demi-heure, ces deux heures seront écoulées... Eh bien, mylord, dans une demi-heure, à mon tour, je serai libre.

BULTON.

Mais si l'on vous poursuit ?... si l'on vous retrouve ?...

\* Bulton. Arabella.

ARABELLA.

On ne me retrouvera pas.

BULTON.

Pourquoi n'avoir pas dit à Seymour de vous attendre, et fuir avec lui ?...

ARABELLA.

Parce que je ne pouvais disposer que pour moi-même du moyen que j'ai trouvé d'échapper à toute poursuite... Ne me questionnez plus, mylord, je ne puis vous en dire davantage... Vous le voyez, je suis calme... rassurée... confiante... chaque minute qui s'écoule hâte ma délivrance, et vous jouirez bientôt de la confusion de nos ennemis. Adieu, mylord, j'ai mes dernières mesures à prendre. Donnez-moi la main... Quand nous nous retrouverons ensemble, nous n'aurons plus rien à craindre ni de lord Glenmohr ni de Jacques Stuart.

BULTON.

Tout n'est pas fini, madame ; je reste à Londres, moi... et peut-être bientôt aurez-vous de mes nouvelles.

ARABELLA.

Croyez-moi, mylord... abandonnez une cause perdue... Ce n'est pas à la couronne d'Angleterre que je songe en ce moment.

*(La porte de gauche s'ouvre avec fracas. On voit Fawkes luttant contre les domestiques de Glenmohr, qui veulent l'empêcher d'entrer.)*

FAWKES.

Laissez-moi... laissez-moi... je veux le voir... je veux le tuer...  
*(Les écartant par un violent effort, il se précipite en scène et regarde autour de lui avec des yeux égarés.)* Laissez-moi !

## SCÈNE III

ARABELLA, BULTON, FAWKES.

BULTON.

Le capitaine Fawkes !

ARABELLA

Fawkes !



FAWKES. \*

Où se cache-t-il?... Viens donc, lâche!...

ARABELLA.

Qui demandez-vous?

FAWKES. \*\*

Qui je demande? celui qui m'a tué mon bonheur, mon salut, ma vie... le plus vil des hommes!... votre époux, madame. Ah! ah! ah! votre époux; vous la femme de Glenmohr! Mais pour l'avoir épousé, vous saviez donc que je le tuerais?

ARABELLA.

Malheureux!

LES LAQUAIS.

À mort! à mort!...

ARABELLA, *aux laquais.*

Sortez!

BULTON.

Cet homme n'a pas sa raison... je répons de le calmer. Laissez-nous. (*Les laquais se retirent.*)

ARABELLA. \*\*\*

Vous me demandez pourquoi, vous qui êtes cause de tous mes malheurs, de tous nos désastres; vous qui m'avez arrachée par violence à mon asile; vous qui m'avez volé le testament d'Élisabeth... Ah! j'ignore quelle épouvantable infortune vous frappe en ce moment... mais quelle qu'elle soit, vous êtes justement puni.

FAWKES.

Est-ce qu'il y a une justice?

ARABELLA.

Oui, celle d'en-haut.

FAWKES.

Ce n'est pas vrai; ma sœur est morte!

BULTON.

Morte!

FAWKES.

Il le est morte, vous dis-je, morte de sa honte et de la mienne...

\* Fawkes, Bulton, Arabella.

\*\* Bulton, Fawkes, Arabella.

\*\*\* Bulton, Fawkes, Arabella.

deux fois assassinée par cet infâme... qui, après l'avoir souillée de ses caresses, l'a jetée en pâture à la risée de la Cour... La justice !... Elle avait l'innocence d'un enfant et la pureté des anges !... Elle s'est tuée, tuée, entendez-vous?... Tenez, j'ai encore sur mes mains le sang qui coulait de ses membres brisés\*... Ah ! je les baignerai dans le tien, Glenmohr ! Oui, j'arracherai ton cœur de ta poitrine pour le fouler aux pieds.

ARABELLA.

Vous ferez ce que Dieu vous permettra de faire... Ne sentez-vous pas sa main qui est sur vous ? Ce sont vos crimes qui ont tué votre sœur, et sa mort vous châtie. Elle ne souffre plus, elle... c'est vous qui expiez vos lâches actions par ce désespoir et ces vaines fureurs.

FAWKES.

Vaines !... oh ! non ! elles ne seront pas vaines... je le jure sur cette tête pâle que j'ai embrassée pour la dernière fois. Quand il aurait toute la garde de son roi pour le défendre, j'arriverai jusqu'à lui.

ARABELLA. \*

Mylord, emmenez cet insensé ; cette violence me trouble... cette haine farouche, malgré moi, agite mon âme... et jamais je n'eus plus besoin qu'en ce moment de calme et de sérénité. Capitaine Fawkes, croyez-moi, laissez au Tout-Puissant le soin de punir et ne vous faites pas juge dans votre cause ! Vous pouvez vivre, vous, et racheter vos fautes... Retournez chez vous, rendez pieusement les derniers devoirs à celle qui nous précède d'un jour dans la tombe... et, si les morts peuvent nous entendre, dites à votre sœur que son malheur et vos souffrances vous ont valu le pardon d'Arabella.

FAWKES.

Je ne veux pas pardonner, et je n'ai pas besoin qu'on me pardonne.

*(Arabella sort à droite.)*

\* Bulton, Arabella, Fawkes.

## SCÈNE IV

FAWKES, BULTON.

FAWKES, *tombant assis.*

Ah! ma pauvre Clary!

BULTON, *qui a observé Fawkes pendant les dernières paroles d'Arabella.*

(*A part.*) Voilà l'homme qu'il me faut. (*S'approchant de lui.*)  
Allons, capitaine, mylady a raison... quand on a comme vous pas mal de méfaits sur la conscience, il ne faut pas être si rigoureux pour les autres.

FAWKES, *le regardant.* \*

Lord Garnett, j'ai fait bien des méchantes actions dans ma vie; mais il y a une chose que je ne me suis jamais permise, c'est de railler une vraie douleur.

BULTON.

Vous vous méprenez sur mes intentions; je n'ai pas la moindre envie de railler. Je suis même étonné, moi qui tout à l'heure encore étais votre ennemi, de la sympathie que j'éprouve pour votre malheur... On dit qu'elle était charmante, cette pauvre jeune fille.

FAWKES

Elle était... mais que vous importe!

BULTON.

On prétend que cela soulage de parler de ceux qu'on a perdus et je voudrais vous calmer, capitaine.

FAWKES, *se levant.*

Me calmer! vous? j'aurais plutôt cru que vous exciteriez ma haine... Est-ce que vous êtes venu ici pour faire amende honorable à lord Glenmohr.

BULTON.

Vous avez tort d'être impitoyable pour lui. Glenmohr n'a pu supposer que la malheureuse Clary... c'est Clary, je crois, qu'elle se nommait, prendrait ainsi au tragique une aventure... trop commune de nos jours... Nos jeunes seigneurs sont fort débauchés; vous en savez quelque chose... et parmi toutes les femmes qu'ils

\* Bulton, Fawkes, *assis.*

séduisent ou qu'ils violentent, il en est peu qui recourent au parti désespéré qu'a pris votre sœur.

FAWKES.

Mylord, vous vous vengez du mal que je vous ai fait ; vous tournez à plaisir le couteau dans la blessure... c'est lâche, mylord... mais j'ai autre chose à faire que de m'irriter de vos sarcasmes... Je poursuis le misérable qui a mis du sang dans mon foyer, et je ne me retourne pas pour frapper les chiens qui jappent après moi. Allons, faites-moi place.

BULTON.

Où allez-vous ?

FAWKES.

Tuer Glenmohr.

BULTON.

Si c'est réellement votre idée, j'aurais mauvaise grâce à vous en détourner plus longtemps ; seulement, je dois vous faire observer que, quand vous aurez tué Glenmohr, il est probable qu'on vous tuera à votre tour.

FAWKES.

Que m'importe ?

BULTON.

Vous faites donc le sacrifice de votre vie ?

FAWKES.

Ma vie ! elle est là-bas... dans un cercueil.

BULTON.

Soit ! tuez Glenmohr... je crois, entre nous, que vous rendrez un grand service au roi Jacques, et que vous ne serez pas désagréable à ces gentilshommes qui ont applaudi aux paroles sanglantes qu'il proférait contre votre sœur et contre vous... Ils le félicitent tout haut de sa fortune ; mais, tout bas... chacun l'envie. Or, l'envie et la haine sont proches parentes.

FAWKES.\*

Ah ! courtisans maudits, si je pouvais vous frapper tous du même coup !

BULTON, *à part*.\*\*

Allons donc !

FAWKES.

Je leur ai dit pourtant que je me vengerais sur eux tous, car

\* Bulton, Fawkes.

\*\* Fawkes, Bulton.

tous m'ont craché l'insulte et le mépris au visage... tous ils n'ont eu que des rires insultants pour son malheur à elle... tous ils sont ses assassins... mais je suis seul, et je n'ai pas le temps d'attendre... il me faut du sang... (*Regardant Bulton.*) Ah ! vous souriez... mylord ! Mylord, vous avez quelque chose à me dire... (*Bulton continue à le regarder.*) Oui, j'ai compris, n'est-ce pas... vous n'êtes pas homme à vous acharner sur un ennemi qui ne vous menace plus, pour le seul plaisir de faire saigner ses blessures ? Vous m'avez dit des paroles qui ont ravivé mes tortures et fait rebondir ma fureur... vous deviez avoir un but... (*Le regardant en face.*) Lord Garnett, ces hommes que je hais, vous les détestez aussi... Comme ils ont brisé ma vie, ils ont ruiné vos projets et tué vos espérances... Comme moi, autant que moi, vous devez vouloir qu'ils disparaissent du monde... Ah ! vous avez une vengeance à m'offrir, un pacte à me proposer.

BULTON.

A la bonne heure ! je vous retrouve. Je ne méprise pas la colère ; elle peut faire accomplir de grandes choses... mais il ne faut pas lui permettre d'abrutir notre esprit, et vous étiez tout à l'heure sur le point de devenir un assassin vulgaire... vous, un élève de Glenmohr.

FAWKES.

Ne prononcez plus ce nom que pour me dire de quelle façon terrible je le rayerai de la liste des vivants.

BULTON\*.

Lui et les autres ?

FAWKES.

Parlez, parlez vite... mais pas de trame à ourdir, pas de complot qui traîne... je veux en finir tout de suite.

BULTON.

C'est justement ce qu'il me faut.

FAWKES.

Et je me vengerai d'eux tous ?

BULTON.

D'eux tous, je vous le jure.

FAWKES

Quand ?

\* Bulton, Fawkes.

Demain.

BULTON.

Ah! que ferai-je cette nuit?

FAWKES.

Cette nuit nous préparerons votre vengeance... mais je vous préviens qu'elle vous coûtera cher.

BULTON.

Quoi donc?

FAWKES.

Elle vous coûtera la vie.

BULTON.

Ma vie!... eh! que voulez-vous que j'en fasse, je la donnais tout à l'heure pour une goutte de sang.

FAWKES.

Eh bien, partons!

BULTON. \*

Où me menez-vous?

FAWKES.

Dans une maison que j'ai achetée il y a bien longtemps déjà et pour un pareil projet, à côté de Westminster.

BULTON.

De Westminster?

FAWKES.

N'est-ce pas demain, à midi, qu'on proclame Jacques Stuart au parlement?

BULTON.

Oui.

FAWKES.

N'y seront-ils pas tous, tous les partisans de l'Écossais, tous les complices de Glenmohr, tous les assassins de votre sœur?

BULTON.

Oui! oui!..

FAWKES.

Eh bien, capitaine Fawkes, demain, à midi, vous écraserez vos ennemis, si vous êtes résolu à périr avec eux, enseveli sous l'hécatombe.

BULTON.

\* Bulton, Fawkes.

FAWKES.

Si je suis résolu ! vous le verrez à l'heure suprême. Je crois comprendre, mylord... et je n'avais pas trouvé cela... Partons ! partons !

BULTON.

Partons ! (Ils sortent par la gauche.)

## SCÈNE V

ARABELLA, seule.

(A peine Fawkes et Bulton sont-ils partis qu'Arabella paraît à droite. Elle tire de son sein un pli non cacheté encore et s'approche de la table sur laquelle elle prend un morceau de cire, puis elle le remet.)

Ai-je bien écrit au roi tout ce que je voulais lui dire ?.. voyons !.. (Elle tire de l'enveloppe une lettre et un autre pli cacheté qu'elle pose sur la table, puis elle lit à haute voix la lettre) :

« Sire, cette lettre est un adieu suprême. Quand vous la lirez, je ne serai plus. Vous avez exigé que je devinsse l'épouse de lord Glenmohr... vous avez mis à ce prix la grâce de Seymour... J'ai consenti pour le sauver. Sire, mon mariage avec lord Glenmohr est nul, devant Dieu et devant les hommes. Ce n'est pas Arabella Stuart qui s'est agenouillée à côté de lui, dans la chapelle de Whitehall, c'est lady Seymour. Ce nom vous dit tout, ma tendresse pour l'un, mon horreur pour l'autre. Plutôt que d'emporter le nom de cet homme dans la tombe où j'allais descendre, je vous ai trompés tous... C'est à vous que je confie, pour les faire parvenir à Seymour, mes dernières volontés et mes tristes adieux... Vous comprendrez, qu'avec cette mission sacrée, c'est le pardon absolu que je vous envoie. Adieu, sire ! Ma mort vous délivre de toute crainte. Ne vous la reprochez pas ! Vous n'avez pas compris que vous me condamnâtes à mourir, et, du fond de l'âme, je vous absous.

« ARABELLA SEYMOUR. »

(Prenant un pli dont elle lit la suscription.) « Pour Williams Seymour, en France. » (Elle la baise et la met sous la même enveloppe que la lettre adressée au roi, dont elle met l'adresse.)

« Au roi Jacques I<sup>er</sup>, de la part de sa cousine, Arabella Stuart... »  
*(Puis elle cachete le tout, et somme.)*

## SCÈNE VI

ARABELLA, LUCY.

LUCY, *entrant par la gauche.*

Me voici, madame.

ARABELLA.

Approchez!.. *(Lucy approche, Arabella l'examine.)*

LUCY.

Comme Votre Altesse me regarde!...

ARABELLA.

Quel est votre nom, mon enfant?

LUCY. \*

Lucy Forster, madame...

ARABELLA.

Vous avez un air de candeur et de bonté qui ne peut mentir.

LUCY.

Je ne mens jamais, madame...

ARABELLA.

Vous pouvez me rendre un grand service, Lucy... le voulez-vous? *(Elle se lève.)*

LUCY. \*\*

Ah! de tout mon cœur! vous me parlez avec tant de douceur, et vous êtes si triste, madame...

ARABELLA.

Mais il faut que personne, personne, entendez-vous, ne soupçonne la mission dont je vais vous charger.

LUCY.

Vous pouvez vous fier à moi, madame... que faut-il que je fasse?

ARABELLA, *lui remettant le pli qu'elle vient de cacheter:*

Faire parvenir à l'insu de tout le monde cette lettre à Sa Majesté....

\* Arabella, assise, Lucy.

\*\* Arabella, Lucy.



LUCY.

Ce soir... madame?...

ARABELLA.

Oui, ce soir. Cela vous est-il possible, mon enfant?...

LUCY.

Les rues ne sont pas encore tout à fait désertes, et le palais du roi n'est pas bien loin d'ici... et puis, je me dirai en chemin que c'est pour vous servir, madame... et cette pensée m'empêchera d'avoir peur. — Il faut absolument que le roi l'ait ce soir?...

ARABELLA.

Oui, mon enfant; sans quoi, de grands malheurs pourraient arriver.

LUCY.

J'y vais tout de suite, madame... je demanderai l'officier de service et je lui dirai que je viens de la part de Votre Altesse apporter un message à Sa Majesté.

ARABELLA.\*

C'est cela, mon enfant! (*Détachant un bracelet qu'elle lui donne.*) Ah!... tenez, prenez ceci comme un témoignage de ma reconnaissance et de mon amitié. (*Elle va à la table à droite, et s'assied.*)

LUCY.

O madame, je le garderai toute ma vie... (*Glenmohr a paru à gauche, au fond, pendant ces dernières répliques. Au moment où Lucy va sortir, il l'arrête au passage, lui arrache la lettre, et lui fait un signe de se taire et de se retirer. Lucy, effrayée, obéit. Arabella, absorbée dans ses réflexions, ne s'est aperçue de rien.*)

## SCÈNE VII

ARABELLA, LORD GLENMOHR.

(*Lord Glenmohr, après le départ de la suivante, ouvre le pli et le parcourt, en donnant des marques de surprise et de colère; il déchire les lettres et en jette les morceaux à terre, puis il observe les mouvements d'Arabella.*)

\* Arabella, Lucy.

ARABELLA, s'arrachant à sa rêverie.

Éloignons son image!... Tout mon courage m'abandonnerait... (Elle retire de sa main une bague dont elle ouvre le chaton, et elle verse le poison qui y est contenu, dans un verre d'eau sucré placé devant elle sur la table. L'eau se colore immédiatement d'une teinte jaunâtre. Glenmohr observe en silence. Arabella lève les yeux au ciel.) Mon Dieu, vous savez que je ne puis plus vivre, votre bonté infinie me fera miséricorde... (Elle prend le verre et l'approche de ses lèvres, mais Glenmohr qui s'est avancé derrière elle, lui arrache le verre des mains et en jette le contenu à terre. Arabella pousse un cri en le voyant.)

GLENMOHR. \*

C'est assez d'un crime en un jour, madame... (Il va à gauche, au fond, et entr'ouvre la porte. — Aux femmes de service que l'on ne voit pas.) Vous pouvez vous retirer, lady Glenmohr n'a plus besoin de vous... (Arabella, debout, le suit des yeux, il referme la porte, met le verrou, et redescend la scène.)

ARABELLA.

Mylord...

GLENMOHR, se débarassant de son épée, qu'il pose sur un fauteuil \*\*

Nous avons à causer longuement, madame, je ne veux pas qu'on nous interrompe.

ARABELLA, apercevant tout à coup les morceaux de papier épars sur le plancher.

Ah! (Elle va précipitamment en ramasser quelques-uns et les examine. Se tournant vers Glenmohr.) Vous avez osé...

GLENMOHR, qui l'a observée froidement.\*\*\*

Décacheter la lettre que vous adressiez au roi .. et bien m'en a pris madame, car j'y ai lu d'étranges choses...

ARABELLA.

Puisque vous savez tout, pourquoi m'avez-vous empêchée de mourir?

GLENMOHR.

Parce que je suis obstiné dans mes amours comme dans mes haines, et que je veux que vous m'aimiez un jour.

\* Arabella, Glenmohr.

\*\* Glenmohr, Arabella.

\*\*\* Arabella, Glenmohr.

ARABELLA.

Lord Glenmoir, dans la situation où je suis, je ne me sens ni la volonté, ni la force de maudire même mon plus cruel ennemi, même celui à qui je dois le malheur qui me tue... Je vous en prie, je vous en conjure, retirez-vous! laissez-moi! je ne veux pas que mon âme monte vers Dieu, souillée par une pensée de haine!

GLENMOIR.

Folie que tout cela, madame! Vous ne mourrez pas, pour deux raisons. La première, c'est qu'on ne renouvelle pas ces tentatives insensées.

ARABELLA.

Vous croyez!

GLENMOIR.

La seconde, c'est que jusqu'au jour où le calme et la raison auront repris leur empire sur cette tête exaltée, mes gens auront l'œil sur vous... Quant à ce mariage clandestin à la Tour de Londres... que votre conscience se rassure, je me charge de le faire annuler... Il faut vous résigner, madame; vous êtes chez moi, vous êtes à moi... vous êtes lady Glenmoir. Ce nom qui vous fait tant d'horreur, vous le porterez morte ou vivante, et songez-y, qu'il soit à Londres, en France, ou au bout du monde, un homme qui me gêne ne vit pas longtemps.

ARABELLA, avec un froid mépris.

Je vous crois, en effet, capable de tout, mylord.

GLENMOIR.

Même de supporter vos outrages, madame... et vous le voyez, j'y mets de la bonne grâce!...

ARABELLA.

Il y a un moyen bien simple de les éviter, je vous ai déjà dit de sortir.

GLENMOIR.

Vous ne vous rendez pas compte, à ce que je vois, du lieu où vous êtes, des droits que j'ai sur vous, de ce que je puis, et de ce que j'ose.

ARABELLA.

Je viens de vous dire que je vous crois capable de tout.

GLENMOIR.

Prenez garde!... ce n'est pas ainsi que vous désarmerez ni ma passion, ni ma colère. J'aime à dompter qui me brave, à

réduire qui me résiste... C'est un autre triomphe, mais il a son charme et son prix... qui sait!... je t'ai peut-être aimée, parce j'ai deviné ta haine... Insulte-moi, injurie-moi, tu es encore plus belle dans ta fureur que dans ton amour. *(Il fait quelques pas vers elle ; elle recule épouvantée ; il avance toujours, elle veut fuir ; mais il l'atteint et la tient un moment dans ses bras. Elle se dégage par un violent effort, en arrachant le poignard qu'il porte attaché à son ceinturon.)*

ARABELLA.

Misérable !

GLENMOHR.

A la bonne heure !... voilà ce que je demande..... une griffe d'acier dans cette jolie main, un éclair de flamme dans ces beaux yeux.

ARABELLA.

N'approchez pas... ou je me tue.

GLENMOHR, s'élançant vers elle.

Appelle Seymour à ton aide ! *(Elle lève le bras pour se frapper... la fenêtre du balcon s'ouvre avec fracas, et Seymour se précipite entre eux l'épée à la main.)*

## SCÈNE VIII

ARABELLA, GLENMOHR, SEYMOUR, BOBY.

SEYMOUR.

Me voici, mylord !

GLENMOHR, reculant d'un pas.

Lui !...

ARABELLA.

Williams !... *(Le poignard tombe de sa main.)*

BOBY, paraissant.

Il paraît que Sa Seigneurie ne comptait pas sur nous.

GLENMOHR, s'élançant vers la porte du fond.

A moi !

BOBY, se plaçant devant la porte et montrant deux pistolets dont il menace Glenmohr.

Pardon, mylord, nous ne voulons pas d'importuns. Si vous faites

un pas, si vous poussez un cri, tout indigne que je sois d'un tel honneur, je vous tue.

GLENMOHR.

Ah ! un assassinat !

BOBY.

Avec ça que vous vous en priveriez, si vous étiez à notre place !... mais Son Altesse a des scrupules et j'ai la faiblesse de les respecter.

SEYMOUR, montrant à Glenmohr son épée, qu'il a déposée sur le fauteuil.

Prenez votre épée, et défendez-vous, mylord.

ARABELLA.

Williams !

SEYMOUR.

Prie pour moi, Arabella.

GLENMOHR, s'élançant sur son épée, qu'il tire du fourreau.

Ah ! tu vas mourir...

BOBY.

Nous allons voir cela.

ARABELLA, tombant à genoux et joignant les mains.

Mon Dieu ! (Le combat s'engage furieux. Bobby est debout contre la porte, tenant à la main ses pistolets. Arabella est à genoux, la figure cachée dans ses mains.)

BOBY.

Du sang-froid, mylord ! (Seymour pare un coup furieux de Glenmohr.) Bien paré !... courage !... frappez au cœur.

GLENMOHR.

Ah ! finissons-en !... (Il porte une botte désespérée à Seymour, qui pare le coup et riposte. L'épée atteint en pleine poitrine Glenmohr, qui pousse un cri, et tombe comme foudroyé.)

BOBY.

Allons donc !

ARABELLA.

Ah ! (Elle se jette dans les bras de Seymour.)

BOBY, s'approchant de Glenmohr et examinant la blessure.

Voilà un joli coup d'épée !... (Bruit au dehors et clameurs à l'extérieur. On ébranle violemment la porte.)

ARABELLA, avec terreur.

Ah !

SEYMOUR.

On vient.

BOBY.

Il était temps... fuyez vite!

SEYMOUR, entraînant Arabella vers le balcon.

Viens ! Arabella.

BOBY.

Ne craignez rien, mylord, je protège la retraite. (*Seymour disparaît avec Arabella sur le balcon. Au même moment, la porte du fond et la porte de gauche sont enfoncées et les serviteurs de lord Glenmohr entrent tenant des flambeaux.*)

## SCÈNE IX

BOBY, SERVITEURS DE GLENMORH.

LES SERVITEURS.

Ah ! mylord !

BOBY.

Mes enfants, votre maître a été frappé loyalement par une main plus noble que la sienne. Croyez-moi, ne songez qu'à le secourir et ne vous mêlez pas de ces querelles de grands seigneurs; je vous jure que, si je m'y trouve fourré, ça n'est point pour mon plaisir. (*Quelques serviteurs s'empressent autour de lord Glenmohr. Les autres sont tenus en respect par Bobby, qui regagne lentement la fenêtre en les menaçant de ses pistolets.*)

BOBY.

Mordieu ! tenez-vous tranquilles, ou je serais forcé d'en coucher à terre quelques-uns.

(Rideau.)

## HUITIÈME TABLEAU

## LES CAVEAUX DE WESTMINSTER

Les caveaux de Westminster sous le parlement ; voûtes et piliers échelonnés ; obscurité complète. A droite, un mur. A gauche, de vastes piliers, soudés ensemble à la base, et entre lesquels, à hauteur d'homme, sont pratiquées de larges excavations. A droite, au deuxième plan, un escalier conduisant à l'intérieur.

## SCÈNE PREMIÈRE

ARABELLA, SEYMOUR, BOBY, arrivant par le fond.

BOBY, paraissant le premier et regardant autour de lui. \*

Par là, mylord; venez sans crainte, mylady. Si quelques curieux descendent aujourd'hui dans les caveaux de Westminster, ils ne viendront pas de ce côté où il n'y a rien à voir, et que l'on n'éclaire même plus... (Seymour et Arabella paraissent, sortant d'une arcade du fond.)

SEYMOUR.

Tu appelles cela un asile. C'est un tombeau!...

ARABELLA.

Qu'importe, s'il est sûr!...

SEYMOUR, la pressant sur son cœur.

Quel courage jusqu'à ce jour!... Ah! que je t'aime!...

ARABELLA, à Bobby.

Ainsi, le roi sait que Glenmohr a été tué par Seymour.

BOBY.

Hélas! oui, madame, et la tête de mylord est mise à prix; son signalement et le vôtre ont été envoyés par tout le royaume... L'embargo est mis sur tous les ports, et les croiseurs ont ordre de couler bas toute barque suspecte qui ferait mine de quitter les côtes... Ah! mylady, qu'il me tarde que tout ce bacchanal soit passé, pour que nous reprenions nos vieilles habitudes! J'éprouve un besoin de me croiser les bras!...

\* Seymour, Arabella, Bobby.

ARABELLA.

Tu te reposeras bientôt, mon brave Bobby.

SEYMOUR.

Qu'espères-tu donc?...

ARABELLA.

Williams, as-tu entendu parler du comte Lennox?

SEYMOUR.

Oui, un cœur dur, mais honnête, un brave et noble soldat... C'est lui qui, hier, à la Cour, a arrêté mon bras quand j'avais tiré l'épée contre Glenmoir et contre Jacques, et j'ai vu dans ses yeux plus de sympathie que de colère.

ARABELLA.

C'est aujourd'hui qu'on proclame Jacques I<sup>er</sup> au parlement, n'est-ce pas, Bobby?

BOBY.

Oui, madame.

ARABELLA.

La foule doit encombrer la place de Westminster et les rues jusqu'au palais du roi!...

BOBY.

Oui!...

ARABELLA.

Il serait facile, même à un proscrit, de traverser cette foule sans être remarqué?

BOBY.

Sans doute.

SEYMOUR.

Pourquoi demandes-tu cela?

ARABELLA.

Williams, pars avec Bobby et va trouver Lennox.

SEYMOUR.

Que dis-tu?

ARABELLA.

Raconte-lui tout ce qui s'est passé, et dis-lui que nous nous confions à sa générosité et à son honneur.

BOBY.

C'est une idée cela, mylord... Le comte a tout pouvoir sur l'esprit du roi

SEYMOUR.

Mais toi?...



ARABELLA.

Moi, je reste et je t'attends!...

SEYMOUR.

Ici?

ARABELLA.

Sans doute!

SEYMOUR.

Te laisser seule dans ces ténèbres, dans ces lieux sinistres?...

ARABELLA.

Ces ténèbres me protègent, ce lieu sinistre fait ma sûreté. Que crains-tu?... Penses-tu que j'aie peur? Je suis fille de roi, mylord, et les ombres de mes ancêtres qui dorment là bas, sous les voûtes de la vieille église, n'ont jamais eu à rougir de ma faiblesse!...

SEYMOUR.

Tais-toi, plus je te regarde, plus je t'écoute, et moins je puis me résoudre à te quitter, fût-ce pour un instant!

ARABELLA.

Fais ce que je te dis, mon Williams, et hâte-toi avant que le cortège se mette en route. C'est là qu'est le salut.

BOBY.

My lady a raison... il n'y a pas une minute à perdre!...

ARABELLA.

Je t'accompagne jusqu'à cette porte qui se rouvrira bientôt pour ma délivrance, et vous me retrouverez ici, mon seigneur et maître, calme et confiante, attendant votre retour.

SEYMOUR, *la pressant sur son cœur.*

O la plus courageuse et la plus noble des âmes, serais-je digne de toi si j'hésitais plus longtemps!... je partage ton espoir et ta force... viens... viens, et prie pour nous : Dieu écoute les anges... (*Il l'entraîne. A Bobby.*) Allons, Bobby, chez le comte Lennox!...

BOBY.

Oui, mylord, et il arrangera nos affaires, soyez-en sûr...

(*Ils s'éloignent tous les deux par la droite. Musique ; la scène est vide un moment, puis on voit des pierres se détacher du mur à droite, et Bulton et Fawkes paraissent sortant de la brèche.*)

## SCÈNE II

BULTON, FAWKES, *une torche à la main.*

BULTON.

Vous devez être fatigué, capitaine.

FAWKES.

Peu importe! je me reposerai bientôt...

BULTON.

Prenez garde, on peut apercevoir la lueur de votre torche!...

FAWKES.

Personne ne vient jamais ici, et si un gardien malavisé s'aventurait de ce côté, j'ai mon poignard.

BULTON.

Ainsi, vous êtes toujours résolu?

FAWKES.

Ai-je l'air d'hésiter?

BULTON.

Non! et ce froid courage m'inspire parfois de l'envie... Il me donnerait l'idée de partager votre héroïsme et de mourir avec vous, mais ce n'est pas le tout de faire une reine, il faut lui apprendre à gouverner... Je dois vivre!... Ah! si je vous avais connu plus tôt, à l'époque où j'ai acheté cette maison dont les caves ne sont séparées des souterrains de Westminster que par ce mur où la brèche est depuis si longtemps préparée!... Les barils de poudre étaient là, tout prêts à être roulés... (*Montrant le pilier.*) comme nous les avons roulés, cette nuit, entre ces piliers qui soutiennent la salle du parlement, où la reine Élisabeth donnait le lendemain une audience solennelle... Mais, le soir même, je fus arrêté, et quelques mois après envoyé en exil... Mon complice eut peur et s'enfuit... Si c'eût été vous, capitaine Fawkes, depuis dix ans Arabella serait reine et votre sœur ne serait pas morte!

FAWKES.

Si elle n'était pas morte, je ne vous aurais pas donné ma vie... Allons, mylord, l'heure approche.

BULTON.

Votre main, capitaine, nous ne nous reverrons plus dans ce monde!...

FAWKES.

Oui, mylord! quand vous aurez entendu le dernier coup de canon annonçant leur arrivée, regardez du côté de Westminster!... Adieu!

BULTON, *à part.* \*

Cette fois, lady Arabella, vous serez reine!...

\* Passent Fawkes, Bulton.

*(Il sort par la porte de la brèche du mur, Fawkes l'éclaire et reparait en laissant sa torche dans le caveau.)*

## SCÈNE III

FAWKES, puis ARABELLA.

FAWKES.

Lequel de moi ou de cet homme aura le plus à répondre devant Dieu? Oh! ne pensons pas à cela!... À ma besogne! et que la postérité qui maudira mon nom mesure du moins mon outrage et ma douleur à l'étendue de ma vengeance. *(Il monte dans l'excavation pratiquée entre les piliers, et disparaît.)*

ARABELLA, reparaisant. ♪

Mon Dieu! veillez sur ses pas et touchez le cœur de cet homme, qui peut nous sauver... *(Fawkes reparait à l'orifice du trou.)* Qui donc est là!... un homme! que fait-il?... et pourquoi tous ces tonneaux amoncelés entre ces piliers?...

FAWKES, *défonçant un baril de poudre pour établir une trainée communiquant aux autres barils.*

Ma mort et celle de tant d'autres dans cette poussière noire... Qu'une étincelle l'approche, et la flamme s'élançe; la durée d'un éclair, une fournaise ardente, un bruit formidable, et plus rien, que des décombres! Ah! la poudre!... épouvantable invention!

ARABELLA.

Ah! c'est de la poudre... de la poudre là! Entre ces piliers et au-dessus, le gardien nous l'a dit, la salle du parlement où, dans quelques minutes, on va proclamer l'avènement du roi!... Ah! je devine...

FAWKES.

Qu'ils viennent maintenant, je suis prêt!...

ARABELLA.

Mais c'est horrible, mon Dieu!... comment sauver toutes ces existences?... Courons... Mais la porte des chapelles souterraines est fermée... Entendra-t-on ma voix? Dieu puissant, faites qu'on m'entende!... *(Elle monte l'escalier et disparaît.)*

## SCÈNE IV

FAWKES, seul.

O ma pauvre Clary, si j'avais là, près de moi, ton corps inanimé! quelles funérailles je te ferais! *(On entend un coup de*

canon.) Ils sont en marche. Quelques minutes encore, le temps de franchir la distance qui sépare Whitehall de Westminster, et l'éternité commence... (Il prête l'oreille. On entend une rumeur lointaine, puis, un peu plus tard, des fanfares.) Cette rumeur, ce sont les cris de la foule sur le passage du cortège... ils approchent, au milieu des flots pressés qui les acclament... J'entends les fanfares écossaises qui sonnent la marche du triomphe. Sonnez plutôt les funérailles. . car votre tombe est creusée... Nous allons mourir ensemble, mes maîtres, et quand on ramassera sous ces décombres nos membres mutilés et noircis, on ne distinguera plus ce qui fut Glenmohr de ce qui était Fawkes. (Les fanfares et les cris de la foule sont entendus de plus en plus près. Le canon tonne toujours par intervalle.) Ils entrent dans le parlement. Qu'ai-je donc? est-ce que je tremble?... Ah! du moins ce n'est pas de peur. (Écoute les fanfares au-dessus de sa tête.) Ils pénètrent dans la salle des séances. Qu'un dernier coup de canon annonce à la ville de Londres que le roi s'assoit sur son trône pour recevoir les serments de sa noblesse... et c'en est fait!... Jacques, tu ne m'as pas défendu, tu ne m'as pas protégé, tu as manqué à ta parole, et ma sœur est morte... Malheur à toi!... (Il va reprendre sa torche à droite; dernier coup de canon, acclamations prolongées.) Ombre de Clary, regarde-moi!... (Il s'approche des piliers où est la poudre, la torche tendue. Arabella, qui a reparu dans le fond, pousse un cri et s'élançe vers lui.)

## SCÈNE V

FAWKES, ARABELLA. \*

ARABELLA.

Arrête, malheureux!...

FAWKES.

Lady Stuart! vous ici, madame!...

ARABELLA.

Fawkes, c'est vous!... Ah! j'aurais du m'en douter..

FAWKES.

Fuyez!... et laissez-moi vous donner un trône!...

ARABELLA.

A ce prix, jamais!

FAWKES.

Madame, hâtez-vous! je ne puis vous accorder que quelques minutes pour sauver votre vie!...

ARABELLA.

Non! je reste! et je saurai bien t'empêcher d'accomplir ton horrible dessein.

FAWKES.

Ah! si vous voulez mourir, peu m'importe.  
*(On voit paraître au haut de l'escalier, dans le fond, Jacques avec des gentilshommes et des soldats. Au même instant, Seymour et Lennox arrivent par la droite.)*

ARABELLA.

Arrêtez!

FAWKES, l'écartant d'une main, tandis que de l'autre, il dirige la torche du côté de la poudre.

Priez Dieu!...

*(Seymour et Lennox sont accourus. Lennox tire un pistolet, ajuste Fawkes et fait feu. Fawkes tombe. Lennox se précipite et éteint la torche. Arabella tombe dans les bras de Seymour.)*

BOBY, paraissant à droite.

Ah! bien touché!...

## SCÈNE VI

FAWKES, ARABELLA, SEYMOUR, LENNOX, JACQUES,  
BOBY, SEIGNEURS, SOLDATS ET GARDIENS avec des torches.

ARABELLA.

Williams!...

SEYMOUR.

Chère bien-aimée, j'arrivais du moins pour mourir avec toi!

JACQUES, s'avançant.

Bravo! Lennox!... voilà un coup de pistolet qui est arrivé à temps.

LENNOX.

Eh bien, sire, *(Montrant Seymour.)* qu'il rachète un coup d'épée!

JACQUES, à *Arabella*.

Ma cousine, au nom de toutes ces existences, et de l'honneur du nom anglais que vous venez de sauver, je vous remercie!

FAWKES, qui a fait quelques mouvements, se soulevant et regardant autour de lui.

Où donc est Glenmohr?..

LENNOX.

Il est mort, malheureux! ne le savais-tu pas?..

FAWKES.

Mort!... qui donc l'a tué?..

LENNOX.

L'époux de cette noble femme dont le courage vient de l'empêcher d'accomplir le plus grand crime qui eût souillé l'histoire du monde... lord Seymour...

FAWKES.

Lord Seymour! est-ce lui qui vient de me frapper?

LENNOX.

Non!

FAWKES.

Tant pis! sa main eût été deux fois bénie! ..

(*Il meurt.*)

SEYMOUR, à *Jacques*.

Sire, nous nous retirerons dans le château où s'est écoulée notre enfance... Quand l'Angleterre aura besoin d'un soldat, appelez-moi!...

BOBY.

Enfin!... nous allons donc pouvoir nous dorloter tout à notre aise!...

FIN.

26 JY 67